

HENRI MULLER

*Interview conducted in Charenton-le-Pont on september 7, 1995 by
Norbert Lipsyc.*

Credits : USC Shoah Foundation Institute Visual History Archive

Oral History | VHA Interview Code: 5536

*Mention légale : Ce document est une transcription quasi-verbatim
réalisée par Kerry Blatney, Ellie Hoffman, Eloïse L'Her, Amanda
Moreno, Kristina Mullen, Paulina Pedas, Eugénie St John-Sutton et
Sophie Xi. Il ne peut en aucun cas être considéré comme source
primaire. L'exactitude de la transcription n'a pas été officiellement
vérifiée.*

<https://vha-usc-edu.proxy.library.upenn.edu/viewingPage?testimonyID=5536&returnIndex=0>

TAPE 1

Interviewer : Je suis Norbert Lipsyc, nous sommes le 7 septembre 1995.
Et je réalise l'interview de M. Henri Muller. M U deux L E R. À Charenton-
le-Pont, en France. M. Muller, pouvez-vous vous présenter ?

Henri : Eh bien, je m'appelle Henri Muller, effectivement, et donc, je
suis né le 12 novembre 1930 donc j'ai bientôt 65 ans. J'habite
actuellement à Charenton-le-Pont, et précédemment donc j'ai habité dans
le quartier de Belleville avec mes parents avant-guerre et un petit peu
après la guerre. Et maintenant, je suis retraité.

Interviewer : Pouvez-vous nous présenter votre famille avant-guerre ?

Henri : Oui, alors ma famille avant-guerre... mon père et ma mère sont venus en France vers les années 1930. Ils venaient de Pologne, et donc ils sont venus en tant qu'émigrants étant donné que là-bas, évidemment y avait presque pas de travail. Donc ils sont arrivés en France en 1930, en début de l'année.

Interviewer : Votre père était né où ?

Henri : Il était né en Pologne, exactement à Biecz. Il est né là-bas en Galicie. Et ma mère également, pas loin.

Interviewer : En quelle année ?

Henri : Alors, mon père est né en 1910 exactement je me souviens le 12 février 1910.

Interviewer : Et votre mère ?

Henri : Ma mère, elle, c'était le 16 octobre. Voilà j'ai un peu vérifié, le 16 octobre 1908, et elle était un petit peu plus jeune. Plutôt, plus âgée. Excusez-moi.

Interviewer : Donc, ils sont venus en France en 1930

Henri : 30, en début d'année, à peu après.

Interviewer : Et quelle était leur profession ? Comment s'est passé leurs débuts en France ? Comment ça s'est passé ?

Henri : Mon père, lui, est venu en France très jeune. Il avait 20 ans, tout juste, et donc, il commençait à apprendre le métier de tailleur mais vraiment il était encore très apprenti. Il avait pas tellement bien appris en Pologne. Il est arrivé donc à Paris en pleine crise, c'était en 1930, donc fameuse crise de 29 qui existait encore en 30. Et, donc, il a eu beaucoup de mal au début, d'abord à apprendre à travailler - c'est-à-dire à trouver du travail, et il me racontait quand il allait chercher du travail des fois il faisait une pièce *d'essai* et on le renvoyait , plus d'une fois, donc il a eu quand même des difficultés pour commencer sa vie professionnelle en France.

Interviewer : Il est venu tout seul donc...

Henri : Il est venu avec ma mère quand même

Interviewer : Elle est venue tout de suite avec lui?

Henri : Oui, il est tout de suite venu avec ma mère. Mais quand je suis né au mois de novembre de la même année, ils ont commencé à avoir pas mal de difficultés. Ils vivaient à l'hôtel, donc des difficultés assez

dures, et de ce fait, il a été obligé de, *pas de renvoyer* ma mère, mais il lui a conseillé de repartir en Pologne. Elle est repartie avec moi en Pologne et je suis resté un certain temps là-bas.

Interviewer : Dans la famille ?

Henri : Dans la famille en Pologne, oui.

Interviewer : Vous étiez trop jeune, vous ne vous souvenez plus ?

Henri : Non, je *venais de naître*. Je suis resté quand même jusqu'à deux ans à peu près deux-trois ans.

Interviewer : Quand ils sont venus en France parlaient-ils un peu français?

Henri : Pas un mot de français. Ils parlaient le yiddish vraiment tous les deux et le polonais bien sûr. Et un peu d'allemand parce que la Pologne, la Galicie avait été occupée par l'Allemagne très longtemps et donc ils étaient habitués -un peu comme en Alsace-Lorraine- et ils parlaient un peu l'allemand. Mais à la maison, c'était toujours le yiddish. Et nous, on leur parlait pas en yiddish sauf peut-être quand on était petits, mais on leur répondait tout suite en français.

Interviewer : Savez-vous de quel milieu ils venaient en Pologne ? Etait-ce un milieu très juif, très orthodoxe ?

Henri : Très, très juif, oui. Mes parents, là-bas en Pologne dans le village où ils étaient, vraiment la vie juive était très habituelle là-bas et à tout point de vue : au point vue habitudes, bien sûr d'ailleurs c'était un village où il y avait 80% de juifs. Enfin où mon père était. Ma mère aussi d'ailleurs, c'est un peu le même genre de village, le *shtetl* comme on disait à l'époque. Et donc sur le plan religieux également. Ils suivaient vraiment de très près les habitudes juives, les fêtes, et puis la nourriture et puis la façon de vivre. D'ailleurs à l'époque en Pologne, c'était presque une obligation parce que ceux qui ne suivaient pas étaient un peu mis à l'écart.

Interviewer : Ils avaient, tous les deux, de grandes familles ?

Henri : Oui, c'est-à-dire mon père avait encore sa mère et eux ils étaient quand même assez aisés dans le sens où ma grand-mère tenait un moulin. Donc, un moulin, ça leur donnait une relative aisance et il y avait quand même chez elle, sept enfants dont six garçons et une fille. La fille s'appelait Anna d'ailleurs. Je me souviens parce que ma sœur a pris le nom de la sœur de mon père. Mais mon grand-père, lui, était mort relativement jeune, dans la quarantaine. Donc ma grand-mère a élevé ses sept enfants pratiquement seule, toute sa vie enfin jusqu'au moment où elle-même a été malheureusement fusillée par les Allemands pendant la guerre. Du côté de ma mère, ils étaient six enfants également. Il y avait mon grand-père et ma grand-mère du côté de ma mère qui ont été bien sûr malheureusement aussi fusillés pendant la guerre, ainsi que ses frères

et sœurs sauf un qui est parti en Amérique, qui a pu partir avant-guerre en Amérique. Mais ils étaient six enfants dont trois garçons et trois filles.

Interviewer : Et au moment où votre père est venu en France, donc, pendant qu'il a cherché du travail et après quand il a refait venir votre mère quel type de vie menait-il à Paris en dehors du travail ?

Henri : Au début, la vie était comme je vous le disais assez difficile parce qu'il gagnait très mal sa vie. Il était pas tellement du métier donc il vivait à l'hôtel. Je me souviens, enfin je me souviens, c'est ce qu'il nous a raconté, il habitait rue Basfroi, dans un hôtel, je crois qu'il n'existe plus maintenant. Il habitait rue Pierre dans un autre hôtel. Il prenait même un peu de travail à domicile comme dans les ateliers il avait du mal à s'introduire. Il prenait du travail à domicile, les copains lui expliquaient un petit peu comment il fallait plus ou moins bien travailler, et il me racontait qu'il y avait à l'époque des appareils à gaz où il fallait mettre des pièces pour repasser le travail. Il avait même pas assez d'argent pour mettre des pièces dans l'appareil à sous pour faire marcher le gaz. Donc il a eu des débuts on peut dire très, très, très durs malgré qu'en France, on pensait vivre relativement bien. D'ailleurs, quand il est venu en France, il a été attiré par ce que des anciens lui avaient conseillé, en lui disant que c'était formidable, qu'on vivait très bien que, qu'on pouvait boire - comme y'avait des appareils- du jus d'orange à volonté. Enfin là-bas en Pologne, les oranges c'était quelque chose, c'était le grand luxe.

Mais non, pour lui franchement ç'a été très dur. Enfin, y avait justement un proverbe qu'il disait toujours "Heureux comme Dieu en France" mais c'était pas vraiment vrai, en ce qui le concerne. En fait ma mère, quand je disais qu'elle m'a accompagné en Pologne, elle est partie en Pologne mais elle est revenue tout de suite en France, elle. Elle m'a laissé seul en Pologne. Bon ils ont commencé à travailler. Après petit à petit ils ont eu un logement quand même, exactement rue des Envierges, le premier logement qu'ils ont eu. Et là, on a vécu petit à petit moi, mon deuxième frère, ma sœur. Et la naissance de Michel le quatrième y a eu lieu encore, puisqu'il est né au début de l'année 1935, donc on était encore rue des Envierges et on a déménagé ensuite rue de l'Avenir dans le XXème arrondissement. Rue des Envierges, c'était également le XXème arrondissement. Donc, on a déménagé rue de l'Avenir en début de l'année après la naissance de Michel. On a vécu tous les quatre rue de l'Avenir, et c'est là qu'on a vécu de 1935 à 1942, au moment où il y a eu la grande rafle, donc on a été ramassés. Et mon père avait un atelier, enfin un atelier, c'était un petit deux pièces, dans une des pièces, il avait son atelier où il travaillait, à la maison à domicile. Mais là, il avait quand même appris le métier et commençait à bien se débrouiller et il faisait des gilets et il commençait à faire du veston qui était un petit peu plus compliqué à faire, mais il a fait ça après jusqu'à temps qu'on soit pris en 1942.

Interviewer : Le quartier où vous viviez était un quartier où il y avait une forte présence juive?

Henri: Ah oui. Où on habitait, dans la même maison, je me rappelle au troisième, en face de chez nous au premier, au cinquième, il y avait des familles juives, bien sûr. Et puis, dans le quartier, il y avait énormément de maisons où il y avait des familles juives. Et en fait, les familles juives vivaient un petit peu tou[te]s dans le même style. C'était un peu comme chez mes parents parce que j'allais voir les copains chez eux et ils avaient tous aussi un peu comme ça des ateliers à domicile, enfin des petits ateliers, une machine à coudre. On travaillait comme ça à l'époque. Même il y en a qui travaillaient dans le cuir déjà. Je me rappelle y'en a qui faisaient du collage et des choses comme ça. Mais c'était un peu le même genre de vie à notre niveau parce qu'on se fréquentait. Ce n'était pas un quartier bourgeois, comme on dit. En fait, c'était plutôt les Juifs immigrés qui venaient à Belleville - puisque c'était le quartier de Belleville-Ménilmontant- qui venaient là. Et c'était donc des Juifs qui faisaient un peu les métiers de la confection plutôt, un peu dans la chaussure. Voilà, c'était un peu ce style de vie.

Interviewer : Et est-ce qu'ils ont reconstruit dans leur appartement, chez vous, une vie juive comme ils la vivaient en Pologne?

Henri: Oui, sur le plan nourriture, sur le plan habitudes, autant que cela a pu être possible. Il y avait un petit semblant de vie juive. Enfin évidemment, par rapport à ce que j'ai pu revoir, ce qu'il y avait en Pologne, dans des films et puis dans ce qu'on m'a raconté, c'était peut-être assez loin de ce qu'il y avait là-bas. Mais enfin bon, ils

parlaient yiddish, ils vivaient à la juive. Enfin, nourriture, puis façon de vivre et autant que possible, les habitudes, la façon de s'habiller. Peut-être pas de s'habiller non parce qu'ils commençaient à s'habiller un petit peu à la française. Enfin, c'était les habitudes juives. Sauf évidemment chez nous, il n'y avait pas de vie religieuse. Absolument pas. On parlait pratiquement pas de Dieu si vous voulez. C'est un souvenir que je n'ai pas du tout, puisque c'est après qu'on a commencé à connaître un peu ça quand on était chez... pendant la guerre, on a été cachés chez les Soeurs quoi. C'est là qu'on a commencé à savoir qu'il y avait Dieu et qu'il y avait des choses comme ça. On allait à l'école donc avec même des gens qui allaient au catéchisme. Enfin je veux dire des Français dans notre classe quoi. Il y avait même des collègues, enfin des copains, qui avaient fait leur première communion catholique. Mais ça n'allait pas plus loin. On entendait parler de ça comme ça. Enfin chez nous, non. Vraiment, y'avait pas de bougies, y'avait pas... absolument pas.

Interview : Et vos parents participaient-ils à une activité communautaire quelconque?

Henri : Non, non, non, à ma connaissance, non. Ils étaient très pris par le travail. Malgré tout, il y avait quand même du boulot. Difficile mais... Non, la journée se passait souvent au travail et le soir, je voyais encore mon père obligé de régler le travail pour le lendemain, jusqu'à des fois 11 heures-minuit. Ça arrivait très souvent. Et souvent, il y avait des livraisons. Après, il a travaillé pour des grandes boîtes quand

même, où il fallait livrer à des heures fixes. C'est ce qu'il nous racontait et il fallait absolument livrer. Donc, je les vois encore terminer le travail à 3h-4h du matin. Enfin je les vois... on dormait, nous, mais il fallait livrer dès le lendemain matin à sept-huit heures. Et non , je ne les vois pas prendre aucune participation. Temps en temps, il allait, ça arrivait le dimanche matin, il allait à Belleville là-bas, parce qu'il y avait sur le boulevard de Belleville, souvent un peu le marché aux affaires. Enfin je veux dire où les gens, où les Juifs se voyaient devant le Café des Lumières de Belleville. Ils se voyaient pour parler un peu de travail. Et quand chacun cherchait une ouvrière, cherchait un presseur, un mécanicien, ils se voyaient là. Des fois, il allait là et il voyait certainement des copains à ce moment-là. Oui, il en voyait.

Interviewer : Et vous alliez à l'école ?

Henri : On allait à l'école. Bon, bien sûr, dès qu'on était petit, on était à l'école maternelle. Je me souviens de l'école maternelle rue Olivier-Métra où j'allais quand on habitait déjà rue de l'Avenir. Quand on était rue des Envierges, je ne me souviens pas d'avoir été à l'école. Non, je ne me souviens pas d'une école où j'allais à côté. Mais rue de l'Avenir, donc on allait à l'école rue Olivier-Métra et ensuite on a commencé à aller à l'école. Moi, j'ai commencé à aller à la grande école qui est en face également, rue Olivier-Métra. Et pendant la guerre on a été à l'école, bien sûr, française toujours. On était au Mans, à côté du Mans, quand on était en exode et j'étais à l'école dans un petit

village qui s'appelait St-Biez-en-Belin. Je me rappelle encore oui, j'ai fait une année d'école là.

Interview : Et pendant que vous étiez à l'école, ou bien vos parents dans leur vie ont-ils eu, ressenti des manifestations d'antisémitisme ? Était-ce quelque chose dont vous parliez avec les copains ou dont on parlait à la maison ?

Henri : Moi, non, vraiment j'ai pas ressenti d'antisémitisme à l'école. Non, jamais. Pas à ma connaissance. Non, non. Les copains, on était surtout entre copains juifs quand même, malgré tout. J'avais quand même quelques copains catholiques à l'école. Même certains venaient à la maison d'ailleurs. Il y en avait un c'était même, on disait, le petit copain à ma sœur. C'était pas un Juif, c'est ce qui était drôle à l'époque. Et donc non, il n'y avait pas, à ma connaissance, d'antisémitisme. Il y en avait certainement enfin la presse que j'ai pu après connaître, savoir, puisque, on savait que dans les journaux à l'époque, ils étaient très virulents et certainement qu'il y avait des antisémites. Mais moi, je ne m'en suis pas aperçu. Non, non.

Interviewer : Est-ce qu'on parlait des événements politiques, des relations avec l'Allemagne, de la guerre qui approchait ? Est-ce que vous l'avez ressenti à la maison ?

Henri : Quand j'étais petit, non, j'ai vraiment jamais senti cette ambiance. Non, pas du tout. Après l'exode, bien sûr, on a commencé à se

rendre compte qu'il y avait quelque chose qui se passait. Bien entendu, moi j'avais déjà à l'époque neuf ans donc je commençais à me rendre compte quand même de pas mal de choses. Puis, pendant la guerre, bien entendu. Ça on vivait quand même intensément quand même les événements à partir de cet âge-là. Je me rappelle d'une ambiance qu'il y avait à la maison, où on parlait quand même de ça, malgré tout.

Interviewer : Au moment de la déclaration de guerre elle-même, vous souvenez-vous d'une réaction de vos parents ? Comment ils ont vécu cela ? Comment ça s'est passé ?

Henri : Oui. D'ailleurs, au moment de la déclaration de la guerre, on était exactement à La Roche-Guyon. On était en vacances encore. On était là-bas avec mes parents d'ailleurs, puisqu'à l'époque, on n'allait pas très loin en vacances. C'était à environ 60-70 km de Paris et il y avait pas mal de Juifs qui étaient [là] aussi. On louait des chambres comme ça chez l'habitant, vous voyez ? Mais je me rappelle encore une affiche, il y avait une espèce de hall où on faisait le marché couvert, et je me rappelle encore l'affiche où il y avait la fameuse déclaration de guerre. Et je me souviens, je vois ma mère pleurer. Ça, je m'en souviens très bien, oui oui je me rappelle de ça. Donc ça nous a bien sûr fait quelque chose. C'est là qu'on a commencé certainement à ressentir qu'il y avait quelque chose de mauvais qui se tramait. Ça oui.

Interviewer : Et pendant les premiers temps de la guerre, est ce que vos parents recevaient encore des nouvelles de Pologne ?

Henri : Oui, ça m'a étonné d'ailleurs, ils ont reçu quelques nouvelles. On a même reçu jusqu'en 1942 des nouvelles de comme quoi ma grand-mère avait été fusillée avec d'autres personnes, avec justement la sœur de mon père. Et des frères qu'il avait ont été fusillés là-bas au début. Ils n'ont pas été déportés parce que, comme ils avaient un moulin, ils faisaient partie un petit peu des gens qui avaient une certaine situation. Ils avaient ramassé à l'époque les gens qui avaient une certaine aisance. Ils les avaient fusillés directement. Donc, on a reçu cette nouvelle. Je vois encore mon père en train de pleurer avec ma mère, en nous l'annonçant, bien sûr. D'ailleurs, ils le disaient en yiddish comme on ne parlait pas, nous, beaucoup... enfin quelques mots, mais on comprenait tout déjà à l'époque. On parlait, on comprenait tout le yiddish, absolument tout. Avec des mots d'abord, des choses graves. Je me rappelle de ça, oui. C'était au début de l'année 42.

Interviewer : Revenons un peu en arrière à l'exode. Vous avez parlé de l'exode. Vous êtes partis au moment de l'exode de Paris ?

Henri : Oui, tout de suite on est partis de Paris.

Interviewer : Toute la famille ?

Henri : Oui, toute la famille. Je pense que mon père est venu avec nous au départ. On a été d'abord à Ecommoy dans la Sarthe. On était à Ecommoy pour quelque temps, c'est un petit village dans la Sarthe et ensuite,

nous avons été jusqu'à St-Biez-en-Belin donc, à quelques kilomètres, pas loin du Mans. Et c'est là que nous sommes restés de septembre 39 à peu près un an là-bas, jusqu'en 40 à peu près. C'est là que nous avons vu arriver les Allemands, les armées allemandes quand ils ont occupé la France. On les a vu arriver justement là-bas à St-Biez-en-Belin. D'ailleurs, on avait vu avant les Français, l'armée française qui partait. On a vu l'exode, beaucoup de gens partir également, sur des chariots, tout ça, ils partaient, mais nous, nous sommes restés quand même. On est quand même restés là.

Interviewer : Est-ce que vous êtes revenus à Paris à ce moment-là ?

Henri : Alors, après on est revenus à Paris oui puisque j'ai fait une école, je me souviens par le fait que j'étais à l'école à Ecommoy pendant un an et ensuite c'est là que j'ai fait l'école, l'année 40-41, donc j'ai fait en quatrième à Paris rue Olivier-Métra. Donc on est revenus à Paris toute la famille.

Interviewer : Et vos parents sont revenus à Paris pour quelle raison ?

Henri : Et bien, ils sont revenus à Paris parce qu'il y avait une ambiance assez favorable. Les Allemands, au départ, n'avaient pas du tout l'air d'être antisémites ce qui était drôle, enfin pour le peu que je m'en souviens. Et au contraire, d'ailleurs il y avait un Allemand qui nous avait pris en photo, je me rappelle là-bas à Saint-Biez-en-Belin. Et il montrait beaucoup de sympathie même pour nous, vous voyez. Et ensuite

donc il y avait pas du tout de choses qui paraissaient très graves. Bon, il y avait ces raison-là, ça paraissait pas quelque chose de difficile. Bon ensuite, il était difficile de passer en zone libre puisqu'il y a tout de suite eu la zone libre donc ça paraissait très très délicat d'y passer parce qu'on entendait quand même, enfin mes parents savaient, qu'il y avait des risques d'être pris à ce moment-là, d'être ramassés. Il y avait quand même malgré tout des risques. Et puis bon, il y avait un problème financier : aller ailleurs, où ? Il y avait vraiment très peu d'argent dans la famille. Mon père travaillait un peu et il y avait vraiment pas de sou comme on dit. A l'époque, ça a été très très difficile. On est revenus à Paris et il a travaillé comme beaucoup quoi ...

Interviewer : Au moment des mesures d'exception contre les Juifs, ils sont allés se déclarer au commissariat ?

Henri : Oui, mon père a été se déclarer parce que... en fait, c'est ça qui paraissait drôle parce que tout venait un peu des Français, [inaudible] c'était Vichy qui avait... bon à l'époque, on a appris ça, moi bien sûr à l'époque j'étais jeune, je ne savais pas mais... qui avait mis ça au point, toutes ces exceptions contre les Juifs vers les années... octobre, je crois 40 et si on se déclarait pas vous étiez donc en prison. Vous voyez, il y avait vraiment des risques très graves donc il fallait se déclarer, et bien sûr mon père, il nous a raconté après, il s'est posé est-ce qu'il fallait ? est-ce qu'il fallait pas ? Puis bon, il a fait un peu comme tout le monde malheureusement. Il s'est déclaré mais de

toute façon je pense que, en restant à Paris, enfin ça c'est mon avis, il y a tellement eu de dénonciations pendant la guerre, je crois qu'en France on a battu les records des lettres anonymes, que tôt ou tard, il aurait été dénoncé. Ça y'avait pas de problème parce que, bon, ils parlaient très mal le français avec ma mère donc le quartier savait qu'on était juifs, il y avait pas de doutes.

Interviewer : Et vous avez donc porté l'étoile jaune ?

Henri : Oui, alors en 42, là je crois que c'était vers le mois de juin 42, il y a eu l'étoile jaune et donc obligatoirement, on a porté l'étoile jaune à l'époque. Il fallait également la porter parce qu'il y eu des lois. Déjà à l'époque, il fallait être à huit heures du soir chez soi, il fallait pas aller dans les squares, il fallait pas téléphoner, fallait pas avoir de radio... oui, il y avait un tas d'interdictions déjà qui avait été mises au point par Vichy déjà et donc on a porté l'étoile jaune jusqu'à donc qu'on soit ramassés en 1942.

Interviewer : Votre père avait repris son travail, et donc devait aller livrer de la marchandise en ville également...

Henri : Exactement, oui, oui.

Interviewer : Et il avait entendu parler des rafles qui se passaient à ce moment-là dans Paris. Est-ce qu'on en parlait chez vous ?

Henri : Oui, alors plusieurs fois il y eu des rafles. Il y en a plusieurs, plus ou moins importantes. Il y a eu une rafle assez conséquente déjà en 41. Alors là, on ramassait les hommes, vous voyez, jamais il y a eu de rafles de femmes et d'enfants. Alors c'est drôle parce que les hommes qui étaient raflés, ils allaient à l'époque à Beaune-la-Rolande, à Pithiviers dans le Loiret et il y avait des permissions. Vous voyez, ils venaient en permissions, ce qui était étonnant et on pouvait aller les voir. Enfin, c'est les gens qui avaient été raflés comme ça donc ça paraissait pas très... c'était grave bien sûr d'être raflé, d'être enfermé c'est toujours très grave mais ça paraissait quelque chose de vivable quand même, malgré tout. Donc, on entendait parler de ça. Et puis, il y avait déjà Drancy aussi qui démarrait, on entendait qu'il y avait des gens à Drancy, vous voyez. Oui, ça, on en entendait quand même parler. Mais dans l'idée de mon père, à l'époque, mes parents, c'était les hommes, voilà. On faisait attention. C'était surtout ça, je dis que jamais on aurait pensé qu'ils allaient... parce qu'on avait des nouvelles de Pologne, il y avait eu quelques nouvelles mais on a jamais su qu'il y a eu quand même, vous voyez, à part ma grand-mère qui a été fusillée, on n'a jamais su que, comme ça, ils ramassaient les gosses, les femmes et les choses comme ça quoi.

Interviewer : On en arrive donc à la rafle du Vel d'Hiv. Votre père en a été averti ?

Henri : Oui alors, on a eu un voisin... enfin Monsieur Lakiche, je me rappelle bien de son nom encore, qui était le directeur de l'école. Il

faisait aussi la classe de première et nous avait à la bonne parce que, bon, on était assez bons... on réussissait assez bien à l'école, ça marchait très bien, et donc il est venu nous prévenir la veille, le 15 juillet qu'il allait y avoir certainement... il avait été averti, parce qu'il avait peut-être des amis dans la police, qu'il allait y avoir une rafle assez importante le 16 juillet. Et donc, ça s'est passé dans la journée mais bon, nous, toujours pareil, d'après ce que mon père m'a raconté, il a pensé qu'on allait encore ramasser les hommes. Il fallait faire encore attention. Donc il vivait un peu sur le qui-vive - de toute façon, on faisait assez attention - et donc mes parents essayaient malgré tout de nous envoyer comme ça chez une dame qu'on connaissait qui se trouvait à côté de la Roche-Guyon, où on allait en vacances, à Bonnière, et qui tenait un café-restaurant. On avait été en vacances justement un petit peu chez elle en 1940. On avait été là-bas un mois. Ça s'était très bien passé, elle a demandé si on pouvait y retourner. Là, elle trouvait que c'était pas possible pour différentes raisons donc... donc, seul mon père a pu aller chez une voisine, en fait une dame qu'on connaissait, une Française d'ailleurs, qui habitait exactement 6 place Guignier, je me rappelle, dans le Vingtième, pas loin, à 5 minutes de chez nous, et qui a pu cacher mon père, ainsi qu'un voisin. Ils étaient deux, le voisin sur le palier qui avait également une fille qui, pendant qu'il n'était pas là, est venue chez nous pendant la nuit du 15 au 16 juillet. Comme son père n'était pas là, donc elle est venue dormir chez nous. Pour dire qu'on craignait absolument pas qu'on vienne prélever les femmes et les hommes. Enfin, c'est ce que mon père m'a dit, après donc c'est la fatalité quoi...

Interviewer : Donc, le 16 ?

Henri : Alors, le 16, oui, au matin...

Interviewer : Vous vous souvenez de ce qui s'est passé, comment ça s'est passé ?

Henri : Oui, c'est... c'est un peu... ça s'est passé un peu comme... bon, on a entendu frapper à la porte le matin, assez tôt, vous dire l'heure exacte je ne peux pas vous dire, enfin au petit matin certainement, et assez lourdement. Et puis on a vu arriver deux inspecteurs, un peu en civil, et... enfin qui sont venus un peu... semi-inspecteurs, semi-policiers certainement, semi-miliciens donc et qui sont venus nous dire "Voilà, préparez-vous ! Prenez quelques affaires, un peu à manger, on vous amène quelque part et puis..." Ils ont pas dit où exactement et puis voilà "Vous avez un quart d'heure pour vous préparer." Vous savez ça c'est... ça c'est... je me souviens bien de ça et bon ma mère a commencé un peu malgré tout ce que j'ai pu voir... Bon, on n'avait pas ouvert tout de suite. Ça a duré peut-être dix minutes un quart d'heure parce que, bon, on se doutait... ma mère devait se douter qu'il devait y avoir quelque chose comme on avait parlé de la rafle. Ils ont tellement insisté qu'on a été obligés d'ouvrir. Et puis on s'est préparés et elle nous a mis des affaires... elle les a implorés d'abord de nous laisser tranquilles puis elle a commencé à mettre des affaires dans des baluchons, quelques affaires pour qu'on ait un petit peu quelque chose à manger et puis pour se vêtir

... Et je me souviens également... parce que je me souviens un petit peu... bon très peu de ce que ma soeur... en fait je me souviens de ce qui m'est arrivé à moi personnellement enfin ma relation avec eux et je ne me souviens pas tellement de ce qui est arrivé entre ma soeur et la police et mes frères. Mais je me souviens que... parce que ma sœur raconte souvent l'histoire du peigne - ma mère voulait la peigner et elle trouvait pas de peigne et puis ma sœur, on l'a laissée partir pour aller acheter un peigne et puis elle a pas pu se sauver. Bon, ça m'est arrivé la même chose.

Interviewer : On est arrivés au bout de la cassette. On va faire la pause pour la suivante.

Henri : Très bien.

TAPE 2

Interviewer : Monsieur Muller quand les policiers sont arrivés à la maison, donc quand vous leur avez ouvert, vous vous souvenez de leur attitude à eux? Comment vous l'avez ressentie vous-même?

Henri : Bah ils étaient assez... on sentait qu'il y avait.. il fallait pas insister beaucoup sur leur décision quoi...c'était...enfin... et puis on a toujours eu la crainte quand même, la crainte de la police, malgré qu'ils soient... à ma connaissance... je me souviens qu'ils étaient en civil, moi. Vous voyez donc on a toujours eu crainte vis-à-vis d'eux malgré tout.. Et puis certainement il y avait l'ambiance de la guerre, tout ça,

ça a dû jouer hein. Mais, je me rappelle aussi, je crois qu'ils voulaient... quand ma mère les avait implorés, ils avaient... je me rappelle, ils avaient un petit peu dit, je crois, il me semble... qu'ils avaient laissé dire... "Non, ne vous laissez pas... laissez nous faire notre travail..." Enfin des choses de ce genre... un petit peu, vous voyez, d'un air de dire que c'était un travail. Ça... ça, ça m'était resté aussi, ça paraît drôle qu'un travail... enfin, c'est une idée qui me vient comme ça, enfin de venir prendre des enfants comme ça et de... C'est un drôle de travail. Enfin à l'époque ça avait dû certainement me choquer ... cette chose-là quoi hein, voilà

Interviewer : Alors, vous parliez d'une anecdote où vous auriez pu vous sauver.

Henri : Oui, alors après... en ce qui me concerne euh ma mère a voulu prendre une couverture aussi et puis il y avait pas ce qu'il fallait à la maison et c'est justement... c'est ça qui m'a étonné parce qu'elle a dit "Bon bah est-ce que euh mon frère... euh, Henri pourrait..." D'ailleurs je crois que j'avais été avec Jean il me semble, enfin pour mémoire, "aller chercher une couverture ?" Et ils avaient dit oui... c'est ce qui.. Toujours avec le... enfin avec le temps passé, je me dis comment ça se fait qu'ils nous ont des fois laissés sortir comme ça ? Et malgré tout... je suis... on est sortis dehors et j'ai du me concerter avec Jean parce que je me souviens qu'on n'y a pas été finalement parce qu'il fallait aller chez mon père vous voyez pour euh... et j'ai eu peur qu'on nous suive. Vous voyez j'ai eu... c'est ce qui a fait que bon on est

restés un peu dehors cinq minutes et je me rappelle que ma mère à l'époque avait... je me souviens disait "Ne revenez plus euh vous allez chercher là-bas et vous allez voir ton père et puis surtout essayez de vous sauver et puis ne retournez pas à la maison." Ma mère pour ça avait gardé cette idée toujours... d'ailleurs pour preuve c'est, qu'après, ça a marché après, quoi sur le coup. Donc nous, on est revenus. Elle était... elle était vraiment désolée, je me rappelle, elle a dit "Bah pourquoi vous n'avez pas essayé de partir?"

Interviewer : Elle vous parlait en yiddish je suppose?

Henri : Euh elle nous parlait en yiddish, mais en très mauvais français... À l'époque vraiment.. elle parlait déjà pas mal, enfin mais enfin ... Je ne me rappelle plus de son accent, parce que mon frère me disait enfin il se rappelle d'un petit accent qu'elle avait mais en fait je m'en rappelle plus. Mais certainement qu'elle a dû... quand elle a dû nous voir arriver, ça a dû... ou ma soeur quand elle est arrivée, ça a dû... pour un adulte, ça a dû être... Parce qu'elle devait se rendre compte que ça devait être grave quand même de nous ramasser comme ça.

Interviewer : Donc, comment ça s'est passé ensuite?

Henri : Alors ça s'est passé que donc... comme je vous disais, il y avait également la voisine, le voisin qui était avec mon père qui avaient laissé sa fille qui s'appelait Rachel et donc ma mère, elle lui a dit, "Ecoutez, c'est pas ma fille, c'est la fille... Elle est pas juive." Donc

finalement ils ont accepté qu'elle reste chez la concierge. Donc on l'a laissée chez la concierge. Après bon de toute façon elle était sauvée et elle a pas été déportée donc ça s'est très bien terminé pour elle. Alors, par la suite eh bien on est sortis dehors avec nos baluchons et on a pris bon la rue qui menait... donc pour aller au centre de regroupement. Alors on a pris la rue de l'Avenir donc où on habitait... je me rappelle la rue Pixérécourt, la rue Ménilmontant. On a passé le croisement de la rue des Pyrénées. Et on est descendus à une rue qui s'appelle rue Boyer. Je me rappelle toujours au 21 et il y avait une espèce de grande... une grande salle vous voyez où euh...

Interviewer : Et vous étiez accompagnés par les deux policiers pendant ce temps-là?

Henri : Ah toujours par les deux policiers.

Interviewer : Donc ils n'ont pas arrêté quelqu'un d'autre pendant ce temps-là, ils se sont occupés que de vous ?

Henri : Non, non,... ils se sont occupés que de nous et vraiment chaque policier, chaque groupe de policiers allait dans une famille et s'occupait que d'un groupe. Moi, je me souviens pas, pour mémoire enfin dans ma mémoire, d'avoir eu d'autres personnes avec nous jusqu'au centre de regroupement, enfin le lieu de regroupement où on nous a enfermés à l'époque euh momentanément.

Interviewer : Et vous souvenez à peu près du temps que ça a pris entre le moment où ils sont venus chez vous et le moment où vous vous êtes retrouvés dans ce centre de regroupement?

Henri : Au moment où ils sont venus chez nous... oh ça a dû durer maximum peut-être une demi-heure, trois quart d'heure... un peu plus de temps que ce qu'ils avaient prévu... certainement et ensuite pour partir au centre de regroupement, il y en avait pour un quart d'heure, pas plus. C'était vraiment à un quart d'heure de chez nous, un quart d'heure-vingt minutes quoi... ça a pas dû... parce qu'on a... non, il fallait pas mettre très longtemps pour y aller. C'est pas qu'on marchait très vite, mais enfin c'est le maximum hein. Et je me souviens d'ailleurs dans la rue, il y avait d'autres familles également qui étaient avec d'autres... je me souviens d'autres flics... comme ça... qui étaient... peut-être des flics aussi parce que c'est arrivé que c'était aussi des flics qui sont venus ramasser les gens. Et je me souviens bien de quelqu'un qui avait applaudi, moi je me souviens quelqu'un qui avait applaudi quand... quand on est passés. Mais évidemment applaudir dans le sens qu'on ramasse cette ordure, qu'on ramasse ces Juifs, c'est une bonne chose. Enfin ça c'est pour la petite anecdote en passant quoi hein. Mais ça voilà.. On est arrivés là-bas... dans ce centre... Il y a rien de plus qui... sauf des gens qui nous regardaient certainement. Mais enfin c'est surtout ça qui m'avait choqué à l'époque.

Interviewer : Et qu'est-ce qui s'est passé donc dans ce centre de regroupement?

Henri : Alors dans le centre il y avait déjà du monde, il y avait beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants, très peu d'hommes, très peu d'hommes. Et je me vois encore dans... on rentrait dans le bas puisque c'était assez, assez grand comme... assez vaste quand même ... et je... il y avait des grandes tables je me souviens... Il y avait des gens sur les tables. Il y avait des gens... C'était très bruyant et... ce... on entendait pleurer et il y avait des gens bon certainement qui étaient calmes enfin. Et je me souviens on était à peu près dans le centre nous et je me souviens à côté de ma mère bien sûr, et mes frères et ma soeur et je me rappelle ma mère m'avait... enfin c'est un petit truc de rien mais c'est petit détail mais enfin, elle avait des pêches avec elle parce que c'était la saison d'été et puis avoir des pêches certainement... elle se débrouillait pour ça. Et elle m'avait dit "Mange une pêche" parce que je sais pas pourquoi et j'ai dit "J'ai pas faim. Ça me dit rien." Elle m'a dit "Profites-en parce que tu...t'en... " elle devait être consciente hein de ce qui allait nous arriver parce qu'elle dit "Profites-en parce que tu sais t'en mangeras pas d'autre" enfin quelque chose de ce genre-là. Enfin ça a duré un certain temps, vous dire combien... je me souviens plus très bien enfin peut-être qu'on est restés une heure ou deux comme ça dans ce grand hall. Et on voyait arriver des gens constamment quoi... certainement des Juifs du quartier quoi. Et à un moment donné dans le fond, il y avait un petit euh... il y avait une grande table, c'est une pièce un petit peu à côté, où il y avait déjà des flics qui étaient assis et qui commençaient à faire l'appel et appelaient les gens par les noms et ils les faisaient monter sur une petite terrasse vous voyez qui

se trouvait d'ailleurs... je l'avais pris en film et en... je me souviens de ça et enfin en photo d'ailleurs et puis je l'ai aussi dans mes bouquins... une petite terrasse où on.. ils regroupaient... les gens remontaient sur cette petite terrasse ensuite...vous voyez un peu en hauteur. Une petite terrasse comme au-dessus. Ce serait... presque au-dessus d'un immeuble. C'était un seul étage quoi... vous voyez. C'était un peu à l'arrière et c'est là que... que, à un moment donné, donc après l'appel certainement... nous nous sommes retrouvés... ma mère et mes frères et soeur ici. Et à un moment donné d'ailleurs, ma mère a encore essayé de nous dire "Sauvez-vous ! Essayez de..." cette fois-ci, on était un peu plus convaincus parce que ma mère a dû nous gronder certainement, nous dire qu'il fallait pas rester, etc. Et elle a demandé qu'on aille chercher du pain. On manquait de pain et un flic nous a accompagnés dans la rue Boyer d'ailleurs. Parce qu'on a pensé qu'on allait sortir seuls encore comme précédemment. Pas du tout c'est un flic qui nous a accompagnés pour aller chercher du pain, rue Boyer d'ailleurs une boulangerie qui n'existe plus maintenant d'ailleurs mais enfin des gens de l'époque certainement devaient s'en souvenir. Et bien ça n'est pas marché alors on est revenus à nouveau. Et elle a insisté ensuite avec un autre flic, carrément un agent de Police, et la chance a joué. Est-ce qu'il y eu une histoire d'argent ou pas, ça je ne saurais pas le dire, mais elle a demandé à un flic de nous laisser, nous, sortir. Elle était culottée pour ça puisqu'elle a essayé de ... par tous les moyens. Elle a essayé de... elle lui a demandé "Essayez de sortir mes deux enfants. Au moins les deux sur quatre et ils vont se débrouiller après" Vous voyez et ça a marché et la chance a voulu que une femme, ça je me souviens

très bien, une femme qui avait son mari prisonnier de guerre a eu le droit de sortir parce que, à l'époque, ils prenaient certains Juifs et pas d'autres, vous voyez. Ça c'était la politique un peu... on séparait les gens pour mieux... vous voyez, pour mieux faire les mauvais coups hein quoi. Et donc euhh... cette femme-là aurait pu... pouvait rester chez elle, voyez parce qu'il y en avait quelques-uns qui ont pu sortir comme ça. Et donc elle avait trois enfants qui n'étaient pas avec elle à ce moment-là. Et le flic a dit "Bon ben on va faire croire que vous êtes, vous les deux avec euh... vos deux enfants... avec ces deux enfants et un troisième" Et la chance a voulu qu'un... enfin la chance et la malchance... on avait un autre copain qui s'appelait Joseph Brunweig, je me rappelle encore son nom, qui était de ma classe, qui était à côté de moi et sa mère aussi était là sur cette terrasse, elle a dit "Ecoutez, prenez également mon fils" parce qu'elle entendait certainement ce qui se passait. Et donc on a pu sortir. La chance a voulu qu'on sorte tous les trois.

Henri : Donc, on est sortis tous les trois. Le flic nous a accompagnés. Comme si de rien n'était. Parce que les flics gardaient évidemment les entrées de cette terrasse pour descendre, vous voyez, on pouvait pas... on ne pouvait pas sortir parce que quand c'est fermé, c'est fermé. Il n'y a rien à faire. Et donc on est sortis tous les trois et le flic nous a accompagnés jusqu'à la rue Ménilmontant qui se trouvait juste à cinquante mètres plus loin de la rue Boyer et c'est là qu'il a dit "Bon bah... c'est à vous de jouer maintenant, partez et puis c'est tout !" Alors je me rappelle qu'on portait des baluchons, ma mère nous avait donné des petits baluchons, et je me souviens qu'on demandait où était le lavoir

pour pas qu'il y ait... vous voyez, des trucs de... c'est ma mère qui nous avait dit de dire ça ou c'est nous, comme ça une idée qui nous était peut-être venue. Je ne me rappelle plus. Et donc on a été... on a suivi la rue, la rue qui se trouvait à l'embout de la rue de Ménilm... de la rue Boyer pour rejoindre, pour aller retrouver mon père parce que, nous, on voulait retrouver notre père, pour lui dire "Voilà, ben on est sortis et finalement on on est là" quoi. Et malheureusement, ce Joseph, qui était avec nous, à un moment donné euh... on lui avait dit... parce que lui, il avait pratiquement pas de famille... il connaissait quelqu'un, on lui avait dit, je me rappelle bien, "Viens avec nous, on va voir, on se débrouillera !" tout de ça. Il n'a pas voulu venir avec nous. Il a dit, je vais voir avec une dame qui, qu'on connaiss... qu'il connaissait. Et finalement, on a su, après plus tard qu'il est allé rejoindre sa mère et que, malheureusement, il était déporté. Il a été rejoindre sa mère qui se trouvait à l'époque au Vel d'Hiv et ensuite à Beaune-la-Rolande et ensuite à Auschwitz et je le sais parce que j'ai le livre là de tous les enfants juifs déportés qui sont morts et il fait partie de la liste malheureusement. Alors donc, on a été là-bas euh sur la place Guignier-là, au 6 où se trouvait... où mon père était caché donc la veille déjà au soir. Et c'est là que nous avons donc retrouvé notre père et évidemment un petit peu plus tard. Là il était pas là, ce matin-là il n'était pas encore là mais c'est là qu'on l'a... qu'on l'a rejoint.

Interviewer : Donc vous l'avez attendu là où lui s'était réfugié?

Henri : Exactement on a attendu quand même pas mal de temps parce qu'il a dû... je ne sais pas, faire du... essayer de voir, par-ci par-là peut-être quelque chose, mais je ne me rappelle plus quoi, enfin je ne lui ai pas spécialement demandé, mais donc à un moment donné, ça tardait évidemment et, euh, on a dit à la Madame, Fossier, elle s'appelait Madame Fossier, on se rappelle très bien son nom parce que, bon, après, pendant la guerre, on l'a revue tout le temps quoi vous voyez quand on était chez les soeurs ou plus tard, on l'a toujours revue hein. Et donc on a été l'attendre au métro Pyrénées qui se trouvait pas loin, à Paris donc, et je me souviens que sur la rue de Pyrénées on a vu encore à nouveau... un espèce de garage, c'était un garage près d'une grande école, un grand garage où on enfermait... on mettait également des Juifs du quartier, vous voyez, on le voyait gardé par des flics... Bon alors, on a attendu notre père, il n'était pas là. On est revenus bon et finalement on l'a revu vers midi quoi... on l'a revu et on lui a expliqué donc bien sûr tout ce qui s'était passé et lui, euh, vraiment n'aurait jamais pensé effectivement qu'on aurait été pris quoi.

Interviewer : Vous souvenez-vous comment il a réagi lorsque vous l'avez retrouvé?

Henri : Ben euh il a essayé tout de suite de voir comment... comment faire pour nous cacher d'abord parce qu'il a senti... et puis comment voir pour... ça a été tout de suite son idée parce que, il l'a prouvé après, enfin tout de suite quoi, son idée comment sortir, sauver Annette et enfin sauver, les sortir d'où ils étaient - ma soeur Annette, Michel, mon petit

frère, et ma mère, bien entendu ça ça... puisque... Alors... on a essayé de trouver une solution - où nous cacher? Où aller? Que faire? Et il a, il a essayé de voir à différents endroits où nous mettre et je me souviens qu'il a téléphoné là-bas à la Roche-Guyon, on était à la Roche-Guyon pendant les... pendant les vacances une année et on connaissait la Roche-Guyon parce qu'il y avait une maison là- bas d'enfants aussi où j'avais déjà été précédemment en colonie de vacances également. Vous voyez, j'avais été les années précédemment... oui une année ou deux. Et donc, il avait téléphoné voir là-bas pour nous... pour nous garder et bon on lui a dit "Non, non, nous ne prenons pas des Juifs." Vous voyez, il y a eu des doutes là-dessus sur... vous êtes certainement juifs et puis, euh, on ne vous prend pas, etcetera. Enfin vous voyez, il y a tout de suite eu... . Bon, ne trouvant pas de solution de ce côté là, il a dit "Bon ben je vais essayer d'aller à Bonnières, là-bas" et voir, malgré tout, la fameuse dame où on avait été en vacances. Alors là, on y a été ensemble. Là, on y a été ensemble donc on est partis le 16 juillet dans l'après-midi, le 16 juillet, et on est arrivés bon dans l'après-midi chez elle, chez la dame. Et, malheureusement, ben on est restés jusqu'au 19 juillet - elle n'a pas pu nous garder plus de trois jours quoi, jusqu'au 19 juillet, elle a pu nous garder deux-trois jours comme ça jusqu'au 19 juillet. Et donc, mon père pour, euh, que faire pour trouver une solution ? Vraiment là, ça devenait la grande incertitude. Et vraiment...

Interviewer : Vous étiez seul avec votre père ou votre frère Jean était avec vous également ?

Henri : Ah non, alors là pour aller à Beaune-la... pour aller... pardon à Bonnières là, puisque c'était à Bonnières que se trouvait cette dame là, à côté de la Roche-Guyon. Non, mon père est venu avec mon frère, Jean, mon deuxième frère, et moi. Et nous avons été là-bas, tous les trois pendant, pendant quelques jours. Et c'est là que donc que mon père n'ayant pas de solution bah il a fallu... après il a eu une dernière solution, il a dit "Bon, on rentre à Paris et on va peut-être aller voir une soeur..." Justement, on connaissait un peu le milieu, je vous l'ai peut-être un peu dit précédemment, l'autre jour, on connaissait un peu le milieu des soeurs parce que d'abord, il y avait une soeur qui venait... une soeur catholique qui venait soigner ma mère à la maison. Elle faisait des piqûres, des choses comme ça. Et donc, on la connaissait déjà. Et nous, on allait également, hasard a voulu, c'est qu'on connaissait un peu le milieu parce qu'on allait également comme ça le jeudi après-midi puisqu'à l'époque c'était le jeudi, une espèce de patronage catholique où on allait donc, qui était un peu lié d'ailleurs à cette maison, à cette soeur aussi parce que c'était un ensemble où on allait voir des petits films comme ça, oui des petits films de cinéma. Donc, on y allait comme ça sans... évidemment, sans penser à plus loin. Ça se passait comme ça. Donc, mon père a dit "Il y a qu'une solution - on va essayer de voir cette soeur et voir si elle pourrait peut-être faire quelque chose pour nous." Voilà et on est rentrés sur Paris.

Interviewer : Et comment ça c'est passé, donc, il est allé voir la soeur...

Henri : Alors, dans le train, en rentrant sur Paris... donc dans le train euh donc Bonnières était à 80 kilomètres de Paris, donc ce n'était pas bien loin, donc on a... on a... il y a quelque chose qui s'est passé c'est qu'il y avait également une soeur, une autre soeur, qui était dans le train et qui a commencé à discuter avec mon père. Bon lui, il parle assez... mon père euh il est pas timide comme on dit et quand il est partout, il discute. Dès qu'il peut, il discute et là bon il avait gardé un petit peu cette habitude. Et donc, il a commencé à parler avec la soeur et je crois que la soeur - il a peut-être pas osé lui dire tout de suite notre situation mais je crois que la soeur lui a... elle a dû lui tirer les vers du nez. Elle a dû essayer de comprendre sa situation et mon père lui a expliqué quand même au point où on en était et elle, elle a dit "Ecoutez, je connais une adresse ...". C'était une soeur certainement de Saint-Vincent-de-Paul. C'est une communauté donc de soeurs, de soeurs. Elle a dû lui dire "Ecoutez, vous allez à un endroit, vous allez au 140 rue du Bac, à Paris -c'est près du métro Sèvres-Babylone là - et vous allez de ma part et vous allez voir là-bas, peut-être pourront-ils faire quelque chose pour vous." Et le soir, donc, en sortant de la gare, on a dû prendre... sortir du train, prendre le métro, bon avec tous les risques... qu'il devait y avoir certainement en cette période du 19 juillet. Donc, on s'est retrouvés le soir, 140 rue du Bac et on a sonné bien sûr puisque...

Interviewer : Vous portiez toujours l'étoile jaune ? Ou bien votre père vous l'avait fait enlever?

Henri : Non, non, non, on avait déjà enlevé l'étoile jaune. Dès qu'on est sortis de la... du centre de regroupement déjà le 16 juillet... dès qu'on s'est sauvés dans la rue, on a aussitôt retiré l'étoile... aussitôt l'étoile jaune. Et mon père la portait plus, non plus, absolument pas. Non absolument pas d'étoile.

Interviewer : Donc vous êtes arrivés à ce centre?

Henri : On est arrivés à ce centre, on nous a bien reçus et... et c'était un peu... malgré que ce soit la guerre, ce jour là c'était un peu le... justement la fête des soeurs dans le sens où c'était à l'époque le 19 juillet, ce n'est plus le vrai maintenant dans le calendrier, mais dans le temps si on regarde un vieux calendrier c'était la Saint Vincent-de-Paul. Et c'était... les soeurs étaient... la plupart était dans leur chapelle là-bas - une chapelle qui est quand même célèbre parce que... enfin je dis ça entre parenthèses, soi-disant que la Vierge Marie - enfin je m'excuse de parler un peu de choses de soeurs aurait apparu là-bas et donc c'est une chapelle assez célèbre. Donc, euh, on est arrivés là et la soeur qui gardait la porte, bien sûr, qui nous a ouvert, a été chercher... été chercher... nous a fait attendre dans le parloir. Il y a une soeur qui est arrivée qui s'appelait Soeur Clotilde Régereau, justement, et qui était, bon on l'a su plus tard, une soeur assez importante dans la communauté parce que là-bas c'est organisé. C'était je crois la deuxième, ce n'était pas la Supérieure de la communauté de toutes les soeurs de Charité, c'était quand même... parce qu'il y en avait quand même plusieurs milliers à travers le monde, c'est là-bas, le centre

la maison-mère. C'était quand même la deuxième, quand même dans l'ordre chronologique, qui nous... qui nous a reçus et elle a discuté avec mon père certainement de choses et d'autres et à un moment donné, elle nous a même dit "Bon, les enfants vous partez à côté." On était dans la cour, comme il faisait beau, dans la courette à côté et elle a dû parler avec mon père. Et d'après ce que mon père nous a raconté, elle lui a demandé de dire la vérité, tout de ça, et, elle nous a raconté, bien sûr, elle nous a tout de suite pris... elle nous a dit "N'ayez crainte, je vous..." Et elle, ce qu'il l'a un peu... d'après ce qu'elle nous raconte, elle nous dit toujours que c'était parce que c'était la Saint Vincent-de-Paul et que Saint Vincent-de-Paul, enfin pour elle, je raconte pourquoi elle nous a pris en main, c'était celui qui avait soi-disant, pendant qu'il vivait, je crois au 15ème ou 16ème siècle, qui avait sauvé pas mal d'enfants, qui ramassait... qui aidait les pauvres enfin vous voyez. Et pour elle, elle a trouvé que c'était un devoir, que c'était comme... comme si que... on était envoyés par lui si vous voulez. Bon c'est un peu des choses, comment dire, qui viennent un peu de l'au-delà mais enfin pour elle ça a été quelque chose d'assez important et elle a argumenté là-dessus certainement avec la Supérieure parce qu'il fallait qu'elle prenne des décisions. Parce qu'il y avait des risques quand même pendant la guerre, il faut quand même leur rendre cet hommage. C'est que si elle avait été pris [sic], c'était pour elle également la déportation et les risques qu'il y avait pour la communauté. Ça, là-dessus, les Allemands n'ont pas... n'ont jamais pardonné dans ce sens-là. Et encore beaucoup plus, peut-être ils traitaient les gens qui aidaient les Juifs encore plus que les Juifs eux-mêmes. C'était très grave. Donc c'est pour cette

raison, je vous dis, certainement entre autres, enfin il y avait sa... évidemment toute... tout le coeur qu'elle avait, toute sa charité qu'elle avait mais en plus il y a eu ça quand même... il y a eu... Donc elle nous a pris en main tout de suite. Donc ça a duré peut-être une demi-heure, le temps de discuter avec mon père et bon à mon père, elle a dit "Soyez tranquille. Je m'occupe d'eux deux." Et je ne pense même pas qu'il y a eu des problèmes d'argent entre eux vous voyez. Ça a été fait comme ça et elle nous a pris par la main, je me rappelle. Mon père est parti après bon vers son destin, comme on dit. Il a été voir ce qu'il pouvait faire certainement... puisqu'on a vu après qu'il avait fait ce qu'il a pu pour ma soeur et... la preuve a été faite pour ma soeur et mon frère et même pour ma mère d'ailleurs. Malheureusement pour ma mère c'était trop tard. Et donc, nous a conduits rue de Sèvres, dans un petit orphelinat pendant deux... on est restés là pendant deux-trois jours... trois jours ou quatre jours peut-être ? Un petit orphelinat qui se trouvait à côté rue de Sèvres, au 67 rue de Sèvres. Là, j'ai un petit fait une révision pour me rappeler des dates et les adresses quand même. 67 rue de Sèvres qui n'existe plus non plus d'ailleurs maintenant. Ça a été démolie. Et on est restés deux-trois jours. On était un peu enfermés là... enfin, nourris et puis... Avant certainement qu'elle nous trouve une solution quoi, où nous placer

INTERVIEWER : Vous étiez avec d' autres enfants alors ?

HENRI : Il y avait d' autres enfants mais on ne les voyait pas. On les voyait par la cour, vous voyez, on les voyait s'amuser dans la cour. On

était peut-être au deuxième étage. Nous, on les voyait... on était dans une chambre, on nous apportait à manger, c'est tout. On ne voyait pas les autres gosses. Et ensuite, on nous a... elle nous a amenés donc après à L'Haÿ-les- Roses à côté de Paris, à cinq kilomètres de Paris, dans une maison d'enfance où il y avait également beaucoup de sœurs bien sûr... qui étaient là-bas, et en même temps il y avait un orphelinat également où il y avait 20-25 gosses aussi, des garçons. Il y avait des garçons. Et donc, c'est là qu'elle nous a amenés donc chez les sœurs là-bas où on est restés plus d'un an là- bas. Pour commencer, ensuite, on a été dans un deuxième orphelinat.

INTERVIEWER : Quand elle vous a amenés à l'Haÿ-les- Roses, c'est toujours soeur Clotilde qui vous a amenés là-bas ?

HENRI : C'est soeur Clotilde... je me rappelle plus si c'était elle exactement mais je pense que c'était elle, oui je pense parce que...

INTERVIEWER : Et, est-ce qu'elle vous a donné des instructions sur le fait de ne pas parler que vous étiez juifs ou quoi ?

HENRI : Ah oui, alors ça, à l'époque c'était... c'était bien sûr, ça c'était ... bouche cousue absolument. Il fallait plus parler de ça, il ne fallait absolument pas parler de quoi que ce soit dans ce domaine. D'ailleurs, ça, ça a été respecté aussi bien parmi nous d'ailleurs que parmi mon petit frère qui était jeune à l'époque, qui avait 7 ans, et ma soeur ... absolument pas ... D'ailleurs, on est arrivés, j'avais encore

dans la poche... une étoile, l'étoile juive-là. Et la Supérieure de l'Haÿ-les-Roses nous l'a tout de suite pris (sic) d'ailleurs elle l'a mis (sic) de côté, enfin elle l'a cachée certainement. Et il n'y plus eu aucune trace de ce qu'on pouvait être juifs quoi. Absolument pas. Sauf que évidemment, il y a... je ne veux pas parler de bêtise comme on dit mais enfin, évidemment chez les sœurs ce qui était... il y avait aucun risque de toute façon bien sûr on avait été circoncis et quand on est juif bien sûr c'est une preuve. Mais pendant la guerre, ce qui était étonnant c'est que... on s'est jamais retrouvés nus devant les autres garçons parce que chez les sœurs c'était tabou vous savez de se laver nu devant les autres. Et il fallait... d'ailleurs, je ne me souviens pas d'avoir pris de douche pendant la guerre. Il n'y avait pas de douche là- bas à l'Haÿ-les- Roses. Et quand on faisait notre toilette si vous voulez... à l'Haÿ-les- Roses, je m'en rappelle encore, d'ailleurs la maison existe toujours, on se lavait avec... bon, c'était des petits lavabos. Bon, on se lavait bien, bien sûr. Tout le monde avait un petit... de l'eau qui coulait partout quoi. Et après, on allait dans les WC, pour se laver, comme on dit, les parties intimes. Donc, on était toujours, voyez-vous, il n'y avait rien à craindre de ce côté-là... jamais, y'a eu aucun risque là-dessus. Vraiment on a été tranquilles. Pas de problème... Parce que je dis ça parce que pendant la guerre, les Boches ne se gênaient pas pour faire baisser le pantalon aussi bien aux enfants qu'aux pères hein.

INTERVIEWER : Donc, vous êtes restés un an à l'Haÿ-les-Roses...

HENRI : Oui, de juillet ...

INTERVIEWER : Comment s'est passé la vie là-bas pendant que vous y étiez?

HENRI : Eh bien, évidemment, le grand changement fondamental, bon, c'est que... c'était ... c'était plus la vie de famille. c'était la vie... quoiqu'on était un peu habitués parce qu'on allait souvent en colonie... en colonie à droite et à gauche... Moi, j'étais un peu habitué quand même. Aussi bien Jean d'ailleurs. On allait aussi bien en colonies de vacances. Bon on était habitués à voir d'autres gosses mais enfin bon... ça nous... ça a été... ça a été surprenant enfin au début, ça faisait drôle de se trouver dans ce milieu et surtout dans ce milieu catholique bien sûr. Tout à coup, on était plongés dans un milieu rigoureusement catholique parce que les Soeurs... c'était des prières dès le matin hein

INTERVIEWER : Et les autres enfants ne se sont pas étonnés de ce que vous ne le saviez pas au début ?

HENRI : C'était des jeunes aussi... Bon, c'était jusqu'à 13-14 ans. Est-ce que ... bon, on est pas bête à cet âge-là quand même... non, il n'y a pas eu... je ne me souviens pas d'avoir été... d'avoir été... d'avoir été embêtés de ce côté-là. Non, c'était très vite... on nous a tout de suite formés à la vie catholique hein. Ça a été très vite fait. Et, on avait... on avait une grande mémoire à l'époque, enfin par rapport à maintenant. Une mémoire extraordinaire. C'est qu'on s'est très vite mis dans le coup, Jean et moi, vraiment, au niveau des prières, au niveau... aussi bien en

français qu'en latin d'ailleurs puisque à l'époque il y avait certaines prières en latin et en français. D'ailleurs très vite, enfin je veux dire, on a servi la messe, vous voyez donc... c'était la vie... la vie catholique... à cent pour cent vraiment... Et non, les gosses ne se sont pas aperçu euh... non.... même la sœur qui nous gardait... parce qu'il y avait donc une soeur ... il y avait plusieurs dizaines de sœurs... mais enfin, il y en avait une qui s'occupait de nous. Bon elle a dû être au courant de... certainement de cette affaire. La Supérieure a dû l'informer. Bon... mais... non, parce que je me rappelle après ... pendant la guerre... enfin je veux dire après, il y a eu souvent des gosses orphelins qui arrivaient. Et il y avait beaucoup de... même qui étaient pas juifs et qui étaient aussi bien... qui étaient athées, vous voyez qui connaissaient pas bien les prières ni rien. Ça pouvait arriver, donc, peut-être qu'ils ont... qu'ils ont dû... penser ça quoi certainement ... non, il n'y jamais eu de... absolument pas de paroles là-dessus sur vous êtes juifs ou des choses comme ça ... vous êtes pas... non, non. Absolument pas.

INTERVIEWER : Et vous avez eu des contacts avec votre père pendant ce temps-là ?

HENRI : Alors, mon père... je me souviens de... il est venu nous voir dès qu'on est arrivés à l'Haÿ-les- Roses... il est venu une fois nous voir... je me souviens puisqu'on était au parloir, simplement nous voir, nous ... nous... nous dire qu'il essayait de voir pour ma soeur, pour Michel et Annette qui... il nous avait parlé, je me souviens de ça et que c'était en bonne voie, et qu'il pensait qu'ils allaient être bientôt libres hein.

Parce que, il avait entre temps donc... il était revenu sur Paris bon bien sûr, il avait entre temps vu un fameux Israëlovitch. C'est à dire que c'était un gars qui était, bon... qui marchait malheureusement avec les Allemands et qui avait... qui faisait partie de... c'était un gars de chez nous mais enfin qui était ... qui travaillait avec la Gestapo à l'époque. Il y avait malheureusement eu... bon... des personnes qui... qui... ont un peu collaboré, bon. Les choses étant ce qu'elles sont il faut les dire. Et il connaissait mon père... enfin, la famille de mon père en partie et mon père a pu jouer là-dessus... bon, il a eu le culot d'aller le voir quand même... parce qu'il y avait des gros risques puisque c'était... il a été le voir... il avait un bureau rue de Téhéran à l'époque, vous voyez, parce que... il y avait également à l'époque un organisme qui s'appelait je crois l'UGIF qui s'occupait... et également... parce que les Allemands - enfin je ne vous apprend rien - les Allemands ne s'occupaient pas de... directement des Juifs. Il y avait un groupe.

INTERVIEWER : On arrive au bout.

TAPE 3

Interviewer : Quand votre père, donc, est venu vous voir et qu'il vous a parlé de... des démarches qu'il faisait pour votre frère, votre sœur, votre mère, vous a-t-il parlé des démarches ou simplement dit que c'était en bonne voie ? Il vous a cité le nom d'Israëlovitch à cette époque-là?

Henri : Non, non, absolument pas. Non, non. Ça je l'ai appris après. Il nous a dit que c'était en bonne voie pour ma mère et mon père. Il savait

qu'elle était à Beaune-la-Rolande puisque j'ai reçu une lettre... on a... on a... une lettre qu'il nous avait envoyée à l'époque donc où il nous annonçait que ma mère... qu'il fallait lui écrire d'ailleurs à Beaune-la-Rolande. Donc il nous avait simplement dit que c'était en bonne voie, et ensuite j'ai su, plus tard, qu'il avait été voir ce fameux M. Israëlowicz et qui, qui avait donc l'écoute, comme on dit, de la Gestapo et qui a fait... il a dit à mon... bon enfin ils se sont arrangés. Je crois qu'il y a eu une histoire d'argent mais enfin bon, certainement, ils se sont arrangés. Il a dit : « t'inquiète pas, je vais faire le nécessaire. » Et, en fait il l'a vraiment fait puisque Michel et Annette ont été libérés, ma mère aussi d'ailleurs plus tard bien sûr. Ils ont été... ça s'est fait plus tard, enfin puisqu'ils ont été libérés de Drancy.. y'avait encore tout un tas d'événements qui se sont passés entre-temps. Et malheureusement, ma mère avait été libre aussi, et a été, comment dire, a été déportée et donc c'était trop tard pour elle quoi. Mais...

Interviewer : Donc votre mère n'est pas... n'a pas été libérée du tout ?

Henri : Non, ma mère, non, ma mère a été... avait... quand elle a été libérée, elle est... ça c'est, ça s'est passé trop tard pour elle et elle était déjà partie donc...

Interviewer : Donc c'est ça. Quand il a obtenu les papiers pour elle, pour la libérer ...

Henri : Voilà. Il y a eu certainement un retard important entre ce que mon père a essayé de faire pour, pour ma mère et entre temps ce qu'il

s'est passé quoi. Certainement. Avec la Gestapo. Enfin, ça ce n'est pas fait tout de suite.

Interviewer : Donc il a obtenu le transfert de vos frère et sœur avant celui de votre mère.

Henri : Ah, il a obtenu le... à l'époque... Israëlowitz a dû, oui, certainement pouvoir faire quelque chose pour les enfants et pas pour les adultes, certainement. C'est certainement ça.

Interviewer : Alors votre frère et sœur ont été transférés dans un autre centre puis ils sont venus vous rejoindre je crois.

Henri : Oui. Alors eux ont été donc... Michel et... Michel et Annette donc ont été... donc ont été... sont restés à Beaune-la-Rolande, du Vel d'Hiv à Beaune-la-Rolande. Beaune-la-Rolande, ils sont restés environ, je crois jusqu'au, au courant août, vers la fin du... je n'ai pas les dates exactes... vers le vingt août peut-être ou le vingt-cinq août où ils ont envoyé tous les enfants sur Drancy. Seuls. Puisque que les parents étaient déjà partis donc, en déportation hein, les mères, certainement. Il y a eu très peu d'hommes. C'est surtout des femmes. Ensuite ils sont restés à Drancy... c'est là que... un certain temps. Les dates exactes je [ne] les ai pas. Mais ils sont restés... donc après c'est là qu'ils ont été libérés... enfin 'libérés,' c'est un grand mot. Ils ont été donc... appelés par... là-bas, la direction de Drancy qui leur a dit : « Bon ben, on vous, on vous sort et vous allez aller là-bas rue Lamarck. » Alors on les a emmenés à rue Lamarck qui été justement gardée... c'était une maison, gardée par

l'UGIF où il y avait des enfants juifs, pas mal d'enfants, peut-être, je ne sais pas, cinquante, cent, enfin je n'ai pas le chiffre exact, où il y avait comme ça pas mal de maisons où on laissait des Juifs, des enfants juifs qui avaient pu être libérés pour différentes raisons. Donc... et qui était justement sous la coupe de l'UGIF et de ce fameux Israëlovitch qui était lui un des dirigeants de l'UGIF justement. Comme je disais tout à l'heure, qui était un organisme qui... qui était l'intermédiaire entre les Juifs et les Allemands. Et les Français enfin.

Interviewer : Et après c'est...

Henri : Alors après donc...

Interviewer : ...ils sont venus vous rejoindre ?

Henri : Voilà. Soeur Clotilde au mois... alors ça s'est passé au mois de novembre, vous voyez, ils sont restés rue Lamarck très longtemps. Assez longtemps à Drancy, assez longtemps rue Lamarck. Et ils sont venus nous... on les a mis à Neuilly. Soeur Clotilde est venue les chercher et les a amenés à Neuilly-sur-Seine, exactement pas loin de l'hôpital américain justement au 88 boulevard Victor Hugo, je m'en rappelle encore le truc. Une maison qui n'existe plus d'ailleurs. Ça s'appelait à l'époque l'orphelinat Queynessen. Et c'est juste à côté de l'hôpital américain. Vraiment en face. On passait toujours devant je m'en rappelle. Alors pourquoi est-ce qu'on les a mis là ? Parce que là c'était mixte. Il y avait... on pouvait mettre filles et garçons. Il y avait d'un côté les

orphelins filles et de l'autre côté les orphelins garçons. Donc on les a mis là au mois de novembre. Ils sont restés là, bon ils sont restés là toute la guerre bien sûr. Ensuite bon, on a été évacués après. Bon chacun, les garçons et les filles l'un côté de l'autre. Et nous on est venus les rejoindre après les vacances de 1943. Donc on est restés à l'Haÿ-les-Roses, Jean et moi, de quarante-deux, de juillet quarante-deux à août, septembre quarante-trois. Enfin, environ ces dates. Et on est venus les rejoindre...

Interviewer : À Neuilly.

Henri : À Neuilly, à Neuilly-sur-Seine.

Interviewer : D'accord. Comment, pendant tout ce temps-là à l'Haÿ-les-Roses, votre scolarité s'est poursuivie normalement.

Henri : Très normalement. Oui très normalement. En ce qui me concerne personnellement, moi j'étais en deuxième à l'époque, à l'école rue Olivier-Métra. Michel était en... Jean était en quatrième et Michel en deuxième comme je le disais donc on... je devais rentrer, moi, en première. C'est-à-dire c'est la classe où on passait le certificat d'études. Parce qu'à l'époque, il n'était pas question de lycée, ni d'école secondaire, de choses comme ça. C'était le certificat d'études et après bon. Je ne sais pas ce que mes parents auraient fait pour moi, mais enfin. Mais enfin, on étudiait assez bien. Ça marchait assez bien. Alors après à l'Haÿ-les-Roses, donc j'étais dans la classe du certificat d'études. Et,

j'ai dû après, à nouveau, quand j'étais à Neuilly-sur-Seine recommencer à suivre mes études. Mais encore à nouveau, puisque j'ai été à l'école à Neuilly-sur-Seine, à l'école libre... parce qu'on allait à l'école libre. C'était l'école, l'école des, comment on dit, catholiques quoi. Donc j'ai dû recommencer à nouveau mon, mon certificat d'études, quoi, vous voyez. Enfin la classe du certificat d'études, où je l'ai passé, enfin je l'ai eu quoi, facilement puisque c'était la deuxième année que je redoublais, par la force des choses. Donc si vous voulez, j'avais un peu été gêné dans mes études, à cause de ça, à cause de la guerre quand même puisque j'ai, j'ai perdu un an, puis ensuite on a encore perdu du temps bêtement, puis il y a eu d'autres histoires quoi.

Interviewer : Donc après les vacances vous vous êtes retrouvés à Neuilly, vous avez retrouvé votre frère Michel.

Henri : Voilà.

Interviewer : Et que s'est-il passé après, à ce moment-là ?

Henri : Alors après... il s'est passé... moi j'étais à l'école, on était avec Jean donc à l'école libre à Neuilly-sur-Seine. Michel, à l'époque, a dû aller, a dû commencer à partir parce qu'il s'est passé une chose, c'est que, à cause des bombardements qu'il y a eu pendant la guerre donc, et qui commençait à se faire sur Paris, autour de Paris... nous on était à côté. D'ailleurs, on a subi plusieurs bombardements qui n'étaient pas loin. Donc, on a envoyé les... les garçons ont été dans la Marne, à

Drouilly-sur-Marne exactement. Pas loin de Châlons-sur-Marne. Donc, au cours de l'année 43 certainement. Et les filles ont été dans le Puy de Dôme. Exactement à Saint-Rémy- sur-Durolle. Voyez les filles ont été... donc à l'époque il n'y avait plus de zone libre. On pouvait y aller, bien sûr. On pouvait... Et, puisque c'était du côté de l'Auvergne ça, c'était pas loin de Thiers en Auvergne. Donc, je me suis retrouvé à un moment... donc les petits sont déjà partis et je me suis retrouvé, donc, avec Jean, comment dire, à Neuilly-sur-Seine. Un certain temps, un certain temps avec lui. Michel a dû partir là-bas, à Drouilly-sur-Marne. Et ensuite, Jean a dû partir également, ensuite, un petit peu après lui.

Interviewer : Et pendant ce temps-là, est-ce que vous aviez des contacts avec votre père ?

Henri : Ah non. À l'époque, le seul contact qu'on avait c'est uniquement par courrier. On recevait des lettres très régulièrement.

Interviewer : Vous receviez des lettres.

Henri : Lui était parti, alors après nous avoir vus, après avoir essayé de sauver Michel et Annette, avoir eu des nouvelles quand même assez, assez, comment dire, où il était sûr qu'il y avait quelque chose de fait, quoi, est parti en zone libre. Alors il est parti... et d'ailleurs j'ai du courrier, j'ai toujours gardé du courrier de lui. C'était les fameuses cartes avec le maréchal Pétain. Vous savez, on écrivait. Donc du courrier lui-même qui nous écrivait toujours de... il était à Périgueux au départ

parce que c'est là qu'il connaissait des amis d'enfance, qu'il connaissait de Pologne quoi donc il avait été... il a habité un certain temps chez eux. Donc on recevait vraiment des lettres très régulièrement, et même des colis. Il nous envoyait des colis, assez régulièrement. Qu'on recevait nous à l'Haÿ-les-Roses, qu'on a reçus à Neuilly. Pratiquement toute la guerre, on a reçu des colis. Ça marchait bien quand même, il y avait des colis. Des fruits, des gâteaux, des choses. Il arrivait à se débrouiller quand même.

Interviewer : Donc vous êtes évacués à Drouilly.

Henri : Voilà.

Interviewer : Vie continue à être normale ?

Henri : Oui. En 44. En ce qui me concerne, vers le mois de mai 44. Après... puisque j'ai fait l'école à Neuilly et j'ai eu le certificat, passé le certificat d'études au mois de mai à peu près. Donc on a dû nous évacuer à nouveau, les quelques enfants qui restaient à Neuilly puisqu'il y avait moi et il y avait d'autres enfants. Trois, quatre, trois, quatre enfants qui, qui restaient.

Interviewer : Avez-vous su s'il y avait d'autres enfants juifs cachés parmi ceux-là ou pas ?

Henri : Non, non. Je n'ai pas eu... je n'ai... est-ce qu'il y en aurait eu, je ne peux pas dire. D'après les noms, ils n'avaient pas des noms à résonance juive, enfin encore que ça ne veut peut-être pas dire grand-chose. Mais enfin non. Aussi bien à l'Haÿ-les-Roses qu'à Neuilly, je n'ai pas eu d'enfants juifs, non, non.

Interviewer : Et on a parlé de l'enseignement général mais est-ce que vous avez subi un enseignement religieux également ?

Henri : Ah oui, ah oui, oui un enseignement religieux. Ça c'était aussi bien. Donc à l'école, pendant qu'on était à l'école l'Haÿ-les-Roses, d'abord j'ai les sœurs, un enseignement religieux. Elles-mêmes nous avaient pris en main pour nous parler de la religion juive... de la religion... pardon je dis des bêtises, de la religion catholique. Mais enfin avec... tout de suite on nous a donc appris ce qui en était de l'Ancien Testament. Enfin on a quand même étudié l'Ancien Testament, une chose que je connaissais un petit peu mais enfin... parce que ma mère nous parlait quand même de l'Ancien Testament malgré tout à la maison. Comme on parlait tout à l'heure de la vie juive et tout, il y avait quand même ma mère, pour ça, nous parlait de Moïse, de Joseph, de ses frères, enfin de... quand même on avait quand même quelques notions de ça donc c'est assez poussé quand même. Sur ce plan-là, on avait quand même ma mère qui nous en parlait malgré tout. Alors, donc les sœurs ont commencé à nous parler de ça et ensuite tout suite le Nouveau Testament c'est-à-dire la vie de Jésus et puis la religion catholique. Et aussitôt on nous a appris... on n'a pas été... on a tout de suite appris le catéchisme, on a appris les prières. Et on les appris (sic) très vite d'ailleurs parce

que les prières chez les sœurs c'était du matin au soir. On se levait le matin et c'était tout de suite le premier mot que... les sœurs nous réveillaient en disant d "Vive Jésus." Vous voyez, c'était ça. Alors nous, on ânonnait comme ça bêtement... enfin à moitié réveillés, on continuait les prières, vous voyez, il y avait une espèce de prière qu'on lisait le matin. Puis ensuite elle énumérait tous les saints, oui, y'en a des saints. Tous les saints, Saint Paul, alors "Saint Paul. priez pour nous", "Saint Joseph, priez pour nous", "Saint Pierre, priez pour nous", vous voyez c'était ça. On vivait en prières et puis ensuite, tout de suite on allait se laver, je crois, puis ensuite, on était à genoux et puis fallait la prière du matin qui était assez longue. Qui durait peut-être dix minutes un quart d'heure. Puis après ben on arrivait... avant de manger, une prière. Après manger, une autre prière. Vous voyez, à chaque repas, une petite prière. Et puis ensuite à l'école, on arrivait et c'était une prière. Et puis, en sortant de l'école, une autre prière. Ben enfin, vous voyez, c'était prières toute la journée. Le chapelet aussi c'était une prière très longue aussi... il fallait réciter aussi les prières toute la journée. Mais enfin, on était... pour dire les choses, nous... on s'est vite habitués à tout ça, vous voyez en fait. On participait très activement à ce genre de choses et c'est pas qu'on oubliait nos parents et la vie mais enfin on s'y... on s'y... vous savez un gosse ça s'habitue très vite. On s'est très vite habitués à ça.

Interviewer: Vous avez parlé qu'ils vous ont fait servir la messe.

Henri: Bah oui

Interviewer: Est-ce que ça signifie que vous avez été baptisé d'abord?

Henri: Absolument, oui, oui, oui. Mais même... dès le départ, on a tout suite servi la messe parce qu' on apprenait assez vite, on avait... on donc... on avait appris en latin la messe enfin les réponses qu'on devait donner au prêtre pendant qu'il disait la messe. Donc on a été baptisés au mois de je crois mois de... d'avril par là 43. 1943.

Interviewer: On vous a demandé votre avis pour ça ou bien ça s'est fait d'office ?

Henri: Ah bah, ah bah mon père, d'après ce qu'il nous a dit, avait demandé... enfin on lui avait demandé... la sœur Clotilde lui avait écrit en lui disant que ce serait peut-être nécessaire de les baptiser, etcetera, parce qu'ils vivaient dans l'ambiance... qu'il fallait certainement que la situation commençait... pouvait peut-être devenir plus dur pour les Juifs tout ça, pour ceux qui c'était... peut-être elle a dû l'argumenter et puis bon il a... il a plus ou moins accepté quoi, qu'il fallait... bon que s'il le fallait, il le fallait. Donc il a accepté peut-être malgré lui. Enfin, bon il a dû donner son accord et puis bon ça s'est fait. Et puis nous on y tenait. C'est drôle parce qu'on est pris, quand on est pris dans une ambiance, on est... on est à force, je crois qu'on est pris dans un climat comme ça et c'était ça. D'ailleurs, petit à petit on serait restés même... enfin heureusement il y a eu la paix et que la guerre s'est arrêtée suffisamment tôt, mais il est certain

qu'on risquait de finir au séminaire hein pour devenir prêtres parce qu'il y avait une ambiance tellement poussée dans ce sens que... qu'il fallait, que ça pouvait finir comme ça certainement. Ah oui. Alors, après on a fait notre communion vous voyez. La communion d'ailleurs j'ai encore une photo ici, un petit souvenir comme ça. La communion catholique, quoi, vous voyez. Donc on...

Interviewer : Pendant que vous étiez à l'orphelinat, aux différents lieux, est-ce que vous parliez avec les enfants ou avec vos frères de la guerre, de l'avancement de la guerre? Est-ce que vous aviez la moindre idée de ce qui se passait ou bien c'était le blanc complet?

Henri : Non, non on avait... ce qui m'étonne c'est qu'on était souvent au courant de certaines choses ne serait-ce que... pas tellement nous parce que chez les sœurs on n'avait pratiquement pas de journaux, on n'avait pas de, pas de, pas de radio. Mais on avait quand même à l'école des copains, parce que moi j'avais quand même à l'époque treize, quatorze ans, j'ai eu jusqu'à quatorze ans, donc on avait quand même des copains qui nous parlaient de la guerre. Ils nous parlaient, je me rappelle certains étaient anti-pétainistes. Ils nous le disaient, enfin vous voyez il y avait quand même... bon les jeunes ne s'en rendaient peut-être pas compte... et je me souviens très bien, par exemple, quand il y eu Stalingrad, je... on l'a su. On l'a su et pourtant ça s'est fait... ça s'est... ça s'est... on n'avait pas de journaux ni rien mais on a su qu'il y avait eu... les Allemands ont pris une piquette, vous voyez, il y a eu Stalingrad, tout... donc, certainement qu'il y a eu la radio anglaise

qui... certains prenaient l'écoute et puis ça se disait quand même, ça se propageait. Et donc on a su qu'il y a eu... bon le débarquement et un tas de choses que l'on savait quand même aussi, Ah oui, oui. Enfin les grandes choses quand même. Les choses importantes, parce que ça se disait quand même. Mais dire qu'on suivait vraiment la guerre, non. On n'était pas... bon, on pensait... on pensait à nos parents bien sûr. On pensait à ma mère parce que bon on recevait du courrier de mon père qui nous écrivait tout le temps. "J'espère que votre mère va bien, que maman va bien, enfin qu'elle va revenir, qu'elle est pas..." Voilà, on recevait souvent beaucoup de courrier. Donc on était tout le temps quand même, on repensait souvent quoi certainement. Sans aucun doute. Et puis on avait quand même un esprit de famille chez nous, c'était assez poussé, donc il n'y avait pas de doute de ce côté-là quoi. Si, ça c'est certain que... qu'y avait des moments tristes quand même qui... qui... qui venaient quoi. Je me rappelle.

Interviewer: Que se passait-il pendant ces moments-là?

Henri: Bah, oui, je me souviens. Bon y a eu des moments où... bon c'est parce que... parce bon je voyais des fois bon Jean il pleurait pour... parce qu'une fois je me rappelle, ça nous rappelait quoi vous voyez par moment et c'était des bêtises de gosses des fois mais il disait "Oh on aurait..." parce que, à un moment donné à Neuilly, par exemple, on avait pu... bon, à l'Haÿ-les-Roses on était très bien nourris, vous voyez. On était très bien nourris. Et puis à Neuilly malheureusement, ça a été beaucoup plus dur parce que dans le matin il y avait de la soupe par exemple. Bon,

plus ou moins bonne, je me rappelle qu'elle n'était pas salée d'ailleurs parce qu'à cette époque il n'y avait pas de sel. Mais, donc, bon Jean je me rappelle, une fois il est arrivé, je me rappelle des petites scènes comme ça, il dit "Oh la la, le café au lait à la maison tout ça que notre mère elle nous faisait" enfin, "maman nous faisait" bon puis on... il commençait à pleurer. Alors ça a commencé à... bon y avait des moments comme ça ou peut-être sur des souvenirs qui nous revenaient quoi, de choses qui nous manquaient quoi très certainement ou... On rêvait de certaines choses, c'est sûr, pendant la guerre d'ailleurs et ça nous rappelait tout le temps la maison. Ça nous rappelait surtout... bon y avait l'affection qui manquait. Mais enfin, la nourriture aussi. Ça a joué un grand rôle parce qu'il n'y avait pratiquement pas de chocolat. Il n'y avait pas de gâteries. Pas de cinéma. Pas de ... bon on se rappelait tout le temps de... vous savez, on parle de ça comme de quelque chose qui manque quoi. On n'a pas été au cinéma pendant deux ans, alors qu'à l'époque c'était toutes les semaines le cinéma quoi, on faisait la tournée des cinéma pour voir le film qu'on allait voir le dimanche après-midi, vous voyez c'était... il y avait une ambiance à la maison qui était... puis des tas de choses qui nous manquaient quoi. C'est sûr.

Interviewer: Comment s'est passée la libération?

Henri: Ben euh la libération, en ce qui me concerne bon Jean et Michel d'ailleurs, nous ça s'est passé à Drouilly-sur-Marne. C'est-à-dire que c'est là chez les sœurs donc... certainement fin Août-début Septembre après la libération de Paris puisque les Allemands... les Alliés ont dû avancer

dans la Marne un petit après. Et puis on a vu arriver un matin, enfin dans la journée, les Américains qui ont justement... ont pris... d'ailleurs, ils sont pas arrivés par, je me rappelle, par la route nationale, parce qu'on était placés devant la route nationale. Donc la maison où on était chez les sœurs, on s'en souvient très bien parce que souvent on voyait des voitures officielles qui passaient tout ça donc c'était... [?] sur des chemins de traverse, par la campagne quoi on a vu arriver des... tout un bataillon, enfin un bataillon des voitures, enfin des Jeeps, et puis des camions, et puis du gros matériel lourd de l'armée américaine, des mitrailleuses certainement et des tas de choses comme ça quoi. Ils sont arrivés et ils ont justement débarqué dans... je les vois dans notre village, pas particulièrement le nôtre mais enfin certainement une partie est arrivée vers la quoi et c'est là qu'on a vu que c'était la libération quoi. Parce qu'on en parlait quand même. D'ailleurs il y a des gens qui ont commencé quand même à mettre des drapeaux... des drapeaux aux fenêtres et des choses comme ça tout de suite. Donc on a senti qu'il y avait quelque chose tout à coup de changé.

Interviewer: Vous souvenez-vous de l'attitude des sœurs par rapport à ça? Par rapport à la libération ou auparavant par rapport à ce qui se passait ou bien c'était... elles n'en parlaient jamais?

Henri : Non, non, non... on n'en parlait pas. L'attitude si, ce que je me souviens c'est qu'il y avait là-bas un jeune enfin un futur prêtre qui faisait partie de la maison, qui faisait partie de la... enfin qui était là momentanément. Est-ce qu'il était caché ou pas ? Vous savez je dis

prêtre parce que peut-être qu'il devait partir en Allemagne travailler. Parce qu'il devait avoir 20 ans, 19-20 ans... c'était un futur ... c'était un gars qui certainement, il était comme les autres, il fallait qu'il parte. Et il s'appelait l'abbé [?] je me rappelle parce qu'il est devenu abbé plus tard et là il nous ... il nous a appris l'hymne américain parce qu'il jouait très bien du piano et souvent, parce qu'on apprenait des chansons là-bas, des cantiques et des chansons religieuses plus ou moins et en même temps... alors l'hymne américain, ça je m'en souviens (il chante) vous savez, avez les paroles françaises hein ... (il chante) ... C'est pour ça que je connaissais quoi. Je vous dis ça, ce sont vraiment des choses qui me sont bien restées. Entre autres. Donc on a dû chanter l'hymne américain puisque ce sont les Américains qui sont arrivés, qui nous ont libérés quoi. C'est vraiment...

Interviewer : Alors quand ils sont arrivés, qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Henri : Eh bien... je me souviens de... bon, la vie a continué. Enfin, en ce qui nous concerne pendant très peu de temps... moi, très peu de temps après parce que ça s'est passé je vous dis fin-août début-septembre, moi je suis rentré sur Paris tout de suite le premier. Mes frères ne sont pas rentrés tout de suite sur Paris parce que...

Interviewer : Vous êtes parti tout seul ?

Henri : Oui oui... je suis parti, je me vois très bien être accompagné par le train. Je vois très bien à Châlons, je revois très bien la scène, à Châlons, on a dû m'accompagner jusqu'à la gare de Châlons, Châlons-sur-Marne donc j'ai pris le train. Et je me souviens encore de personnes qui tabassaient quelqu'un vous voyez, ça a dû être un collabo... je le vois encore recevoir des coups comme ça parce qu'il a dû être embarqué dans le train également pour aller certainement... pour aller en prison quoi certainement. Et je le vois très bien. Je me vois dans le train d'ailleurs encore parce que je chantais... je me rappelle, j'étais dans... je chantais des chants de là-bas... d'ailleurs des chants.... enfin pas devant tout le monde mais j'étais dans le wagon de queue certainement, dans un petit wagon, enfin entre deux quoi. Alors donc j'ai été chez les soeurs. Mon père a pas pu nous prendre... mon père n'était pas encore revenu tout de suite. Certainement que le sud devait pas... parce que lui pendant ce temps-là, il était dans le Sud. Il était encore à Toulouse. Il a pas dû être libéré, à ma connaissance, tout de suite. Et donc il était encore donc là-bas avec les Allemands donc. Il ne pouvait pas revenir tout de suite. Donc moi, je suis revenu tout de suite sur Neuilly-sur-Seine donc, chez les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul et, je me rappelle puisque je suis rentré à l'école, toujours libre, pour commencer la classe à l'école... là j'étais dans le cours complémentaire... sûrement ce qu'on appelait le cours complémentaire, à l'époque, donc à Neuilly-sur-Seine, dans l'école libre. Donc je suis rentré là-bas. Donc on était chez les sœurs. Pendant ce temps-là, Michel et Annette sont restés eux là-bas chez les sœurs, un certain temps encore pour venir après à Paris. A Neuilly-sur-Seine.

Interviewer : Donc vous vous êtes tous retrouvés à Neuilly-sur-Seine et vous avez revu votre père quand ?

Henri : Mon père après donc... je sais que nous sommes restés à Neuilly-sur-Seine... Michel... tout le monde est revenu sur Paris ou sur Neuilly-sur-Seine tout de suite. Aussi bien Michel, Annette puisque tous les enfants sont revenus dès qu'on a été libérés... dans la maison-mère. Et Jean. Donc on a été... on est restés chez les sœurs... jusqu'en janvier-février... pour être clair, la date exacte je ne l'ai pas mais janvier-février 45. Donc mon père était à Paris pendant ce temps-là en hôtel. Il pouvait pas... près de chez nous d'ailleurs... on habitait dans le 20ème... l'ancien appartement il pouvait pas parce que l'ancien appartement était occupé. Et c'était... même à l'époque assez dur pour faire partir les gens. Ces appartements, ça a toujours été très très dur à trouver... déjà à l'époque. Et donc on était chez les soeurs jusqu'en... jusqu'en janvier-février tous les quatre. Et alors...

Interviewer : Vous vous souvenez de la première fois où vous avez revu votre père ?

Henri : Ah bah oui, mon père est venu nous voir tout de suite. Il est venu nous voir dès que nous sommes arrivés à Neuilly. Il n'est pas venu nous voir dans la Marne quand même mais dès que nous sommes arrivés à Neuilly... entre temps, il a dû arriver de Paris... il a dû arriver à Paris hein. Donc euh, je m'en rappelle parce que je... je m'en souviens très

bien, je lui ai dit vous. Je me rappelle je l'ai vouvoyé. Tout de suite, ça m'a choqué... enfin c'est drôle hein parce que je l'avais pas vu pendant deux ans et y a eu... y'a pas eu un froid mais quand on se sépare... je l'avais pas vu depuis juillet quarante euh... le 16 juillet... enfin je l'ai vu jusqu'au 19 juillet 42... jusqu'au mois de février hein. Il y avait deux ans et demi quand même. Deux ans et demi passés donc... bon, on s'écrivait bien sûr des lettres « Cher Papa... » tout ça "on t'embrasse » bien sûr. Mais là oui, y'a eu quelque chose qui s'est... Bon puis ensuite... tout de suite, on a dû certainement... ça a dû... lui dire une bêtise certainement. Bon, il est venu nous voir assez souvent tant qu'on était là-bas. Il venait assez régulièrement hein. Puis... mais il allait souvent... je m'en rappelle puisqu'on est allés une fois avec lui... on allait... il nous a... bon, on allait à l'école donc en semaine il pouvait pas nous... il pouvait pas nous prendre mais, le dimanche, bon il venait et puis il nous amenait... je me rappelle qu'on allait... on allait... bon, j'avais été voir dans son hôtel, on allait manger ensemble, on allait comment dire... on a été comment dire... voir euh à l'hôtel Lutétia. On allait à l'hôtel Lutétia, je m'en souviens encore, plusieurs fois voir pour les déportés quand ils arrivaient. Et puis avec des photos de ma mère voir si quelqu'un la connaissait pas... vous voyez c'était bien triste mais enfin, il fallait. On demandait. On allait voir les déportés qui arrivaient voir s'il y avait pas des... c'était surtout ça hein. Mais on pensait que notre mère allait arriver. Dans notre idée... bon on savait ce qui ... la déportation et on avait vu déjà des films là-dessus. Il y avait déjà des actualités. Je me rappelle des actualités où on voyait, déjà à l'époque, ils nous avaient montré... je me rappelle à l'époque le

général Eisenhower qui avait visité un camp là-bas en Allemagne. Je me rappelle plus lequel que c'est exactement... mais ils montraient tous les fours crématoires, les camps... enfin les baraques... tout ce qui... et les déportés morts, c'est quoi. On savait ce que c'était. On se faisait pas d'illusions. Mais enfin, on pensait qu'elle allait revenir. On disait...

Interviewer : Quand est-ce que vous avez su qu'elle ne reviendrait pas ?

Henri : Ben écoutez, jusqu'en... jusqu'en... on a été... on est restés je vous dis jusqu'en... comment je l'ai su ? Certainement plus tard parce que je me souviens en 45... en juillet ou août, on a été au Mans et à l'époque où nous faisait écrire des poèmes, des choses comme ça. Alors, j'ai dû faire un poème à l'époque où j'avais marqué un truc sur ma mère... où j'espérais encore certainement. J'avais fait un petit poème à l'époque là-dessus. Certainement jusque dans ces périodes-là, jusque dans les années 45. Enfin mais après euh... enfin même peut-être avant puisque la paix a eu lieu le 8 mai donc jusqu'en août-septembre. Après, c'était terminé. On n'avait plus d'espoir. On n'avait plus...

Interviewer : Votre père vous a sortis de Neuilly, des soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, à quel moment ?

Henri : Eh bien, des soeurs de Saint-Vincent au mois de janvier-février 45 par là. A la sortie, tout de suite, moi, Jean, et Michel, mais Annette est restée parce qu'il y a eu un problème là un petit peu à la fin, si

on peut dire. On nous a... on a été à Versailles. À Versailles, y avait pourtant... il y avait des garçons et il y avait des filles pourtant. Versailles c'était une maison d'enfants juive. Donc après la guerre, il y a tout de suite eu pas mal d'organismes juifs... de Juifs qui ont essayé de regrouper les enfants et de les sortir vous voyez... aussi bien des maisons de soeurs que des familles françaises. Parce qu'il y a quand même eu des gosses qui ont été cachés heureusement dans des familles françaises hein. Donc ils ont... Et donc il y avait... à Versailles, c'était un peu ça vous voyez. Et donc on est restés là jusqu'au mois de juillet... juillet à peu près, 45.

Interviewer : Et comment vous sentiez-vous par rapport au fait de vous retrouver dans une maison juive ? par rapport au fait que vous aviez... vous étiez devenu catholique ?

Henri : Euh... comment dire, c'est assez vite passé la transition parce que... Malgré tout, il faut quand même avouer les choses, on était un peu catholiques dans la tête parce qu'on croyait quand même plus ou moins en Dieu, de part la religion catholique. Il y avait quand même quelque chose qui nous est resté assez longtemps... Bon moi, je... après je n'y ai plus cru ça a été assez... enfin plus tard mais je croyais quand même en Dieu. Et ça a été un peu... donc c'est la religion catholique qui nous a un peu mis ça dans la tête si vous voulez, malgré tout. Donc, c'est resté assez longtemps. Pour Jean, c'est resté très, très longtemps, beaucoup plus pour lui. Michel, moins longtemps. Et Annette, c'est resté aussi assez longtemps puisqu'après la guerre, en 45, elle a voulu rester

chez les sœurs, malgré que la guerre soit terminée pour faire sa communion. Elle voulait absolument faire sa communion. Y'a rien eu à faire. Et quand elle a quelque chose dans la tête, elle, elle a toujours... elle a toujours été très coriace. Elle a voulu faire sa communion chez les sœurs. Et donc elle est restée chez les sœurs jusque... elle a fait sa communion au mois d'avril ou mai 45 donc vous voyez que la guerre était presque terminée et puis elle... mais elle est restée jusqu'en juillet chez les soeurs hein quand même. Jusqu'en juillet.

Interviewer : On est arrivés au bout de la cassette.

INTERVIEWER : M. Muller donc vous vous êtes retrouvé d'abord à Versailles, dans une maison d'enfants juive, quel type d'enseignement vous aviez dans cette école ?

HENRI : Alors à Versailles, bon on était dans une maison juive mais on allait au lycée... donc c'est là que j'ai fait... j'ai été au lycée donc... où j'étais en cinquième... en cinquième au lycée... je commençais quand même à prendre de l'âge mais enfin comme il y avait eu pas mal de retard sur les études donc ça a été je crois un petit peu obligatoire. Donc dans cette petite maison euh c'était un petit orphelinat mais c'était très sympa. L'ambiance, c'était vraiment complètement changé par rapport à... aux soeurs. Y avait des libertés exceptionnelles, on nous laissait sortir comme on voulait. Le directeur, la directrice étaient vraiment super comme on dit. Je me souviens très bien d'eux. Et il y avait vraiment un sentiment de liberté totale.

INTERVIEWER : Vous vous souvenez de leurs noms ?

HENRI : Non, je ne me rappelle plus. C'était des noms un peu russes. C'était des Juifs russes euh non, ça... je dois l'avoir [?] mais là, ça m'échappe. Mais vraiment des gens... vraiment... alors il y avait une politique de liberté totale. Vraiment on faisait ce qu'on voulait, on sortait quand on voulait, presque à l'heure qu'on voulait. Vraiment ça nous a coupés par rapport aux soeurs... il y avait une certaine discipline... on pouvait aller au cinéma, on pouvait sortir le soir. Vraiment, vraiment ça a été super. Vraiment sur ce plan-là. Enfin, on n'en a pas spécialement profité... quoiqu'on a vécu, surtout à Versailles, les événements de la victoire, donc je me rappelle très bien, on se baladait à travers la ville avec justement les... tous les défilés qu'il y avait et qui se sont passés à travers Versailles et je me souviens très bien, ça a été formidable. Seulement, on a commencé malgré tout, sur le plan culture juive, à... il y avait un petit journal aussi qu'on a commencé à faire là-bas et en plus, on a commencé à nous donner des cours de yidish, vraiment et des chansons juives. Je me rappelle encore certains airs comme ça. (il chante) Enfin, des chansons juives comme ça qu'une personne de Paris, de l'organisme, je me rappelle cet organisme, je n'ai plus le nom en tête mais c'était rue Amelot, à Paris, c'était rue Amelot, qui s'occupait de la maison de Versailles en particulier quoi.

INTERVIEWER : Et les enfants entre eux, parlaient-ils de la guerre, de ce qui s'était passé ? Y-a-t-il eu des incidents avec les uns ou les

autres quand ils ont appris ce qui était arrivé à leurs parents ? Vous a-t-on parlé de...

HENRI : Non, certainement un petit peu mais non, je n'ai pas vraiment de souvenirs de choses... c'était des enfants de mon âge... il y en avait un, je me rappelle, que je... qu'on revoit plus ou moins mais qui ont... non, comment dire... qui ont même eu les parents tous les deux déportés, des choses comme ça. Il y avait des vrais orphelins quoi, de père et de mère hein, Non, on parlait pas tellement de la guerre, non, non. Non, on commençait à parler un peu des filles. C'était un peu ça... très peu de la guerre. Ça arrivait quand même un petit peu, si.

INTERVIEWER : Et vous êtes restés à Versailles jusqu'à quand ?

HENRI : Alors on est restés à Versailles jusqu'en juillet donc 45 où on a été au Mans. On a été dans une autre maison alors là de l'O.S.E. La fameuse Oeuvre de Secours aux Enfants. Alors là on a été au Mans tous les quatre. C'est parce que, là, Annette est venue au Mans avec nous. Voilà. Y a eu donc tous les 4 enfants, nous avons été là-bas. Et c'est là qu'on est restés, moi un an, Michel un peu moins et Annette un peu plus.

INTERVIEWER : Et après vous êtes allés rejoindre votre père qui a pu... qui avait récupéré son appartement ?

HENRI : Voilà, il a récupéré son appartement. Entre temps, Michel et Jean sont rentrés... comment dire... un peu plus tôt de là-bas, pour rentrer peut-être à l'école un peu plus tôt. Parce qu'on continuait l'école. Michel au lycée à Paris. Il a été au lycée Lakanal. Et puis Jean a dû faire une école quelconque aussi à Paris. Et moi, je suis rentré après avoir suivi... après... donc en juillet-août 46... oui. Je suis rentré à Paris avec mon père. Donc on a commencé à vivre ensemble quoi à Paris. Sans ma mère, bien sûr.

INTERVIEWER : Bien sûr.

HENRI : Toujours dans la même maison.

INTERVIEWER : Et comment s'est passée la vie à la maison à ce moment-là alors ?

HENRI : Bah la vie était pas tellement... la vie était pas tellement facile... je veux dire, mon père a commencé... au début, il n'a pas tout de suite travaillé à la maison. Il a fait... il a été chef d'atelier dans des ateliers... je me rappelle, un atelier entre autres rue des Orteaux. Il travaillait rue des Orteaux à Paris. Il était chef d'atelier dans la confection masculine parce que pendant la guerre, il avait pris l'habitude d'être chef d'atelier aussi. Il avait... à Toulouse, il avait été chef d'atelier de confection et ça lui avait donné le goût comme ça donc dans les vêtements masculins. Moi, j'ai... au début, j'ai commencé à... à pas faire grand-chose malheureusement. J'ai perdu un peu de temps

à Paris et puis, j'ai dû... après j'ai commencé à faire... parce que... un petit peu, j'étais dans une maison pour faire de la comptabilité. J'avais pas du tout de cours de comptabilité [?] mais j'ai commencé à rentrer comme aide-comptable dans une maison, vous voyez, j'ai commencé à travailler quoi à Paris, pendant que mon père était pas du tout... lui était toujours... il continuait à être chef d'atelier hein, à Paris. Alors il y avait... Annette est rentrée... Michel... Michel donc après a été en pension à l'O.S.E. à Fontenay-aux-Roses. Je vous dis Fontenay-aux-Roses... Fontenay-sous-B... près de l'Haÿ-les-Roses, donc c'est Fontenay-aux-Roses. Donc il a été... et puis, il allait au lycée Lakanal. Il allait là-bas donc au lycée. Et Jean était avec moi à Paris aussi et il devait également euh aller... il était dans une école aussi. Une école je crois en cours complémentaires.

INTERVIEWER : Et avez-vous repris une vie juive d'une manière quelconque à la maison ?

HENRI : Non, non, y avait pas... non.

INTERVIEWER : Ni dans les contacts sociaux ?

HENRI : Non, j'ai commencé... si à revoir... j'ai eu quelques copains juifs. c'est tout. Quelques copains. J'ai commencé à revoir des copains. Un, par exemple, que j'avais connu au Mans... que j'avais connu au Mans donc, qui était à Belleville. J'ai été le voir et de là, j'ai commencé à avoir une vie entre... donc il m'a présenté d'autres copains qu'il avait de

Belleville euh et j'ai commencé à retourner... j'avais l'âge de... à l'époque... 46 donc 16 ans. J'ai commencé à avoir des copains, à sortir un peu avec des copains juifs, voilà. Y avait pas de copains français, c'était que des copains juifs. Et on sortait ensemble comme ça. On allait à droite, à gauche. Au cinéma. Souvent au cinéma.

INTERVIEWER : Et ça s'est fait comme ça ou est-ce que y avait un sentiment qui faisait que vous n'aviez que des copains juifs à l'époque ou bien... ? Comment ça s'est fait ?

HENRI : Ca s'est fait comme ça. J'étais pas spécialement allergique à avoir d'autres copains. C'est parce que c'est tombé... mais y a eu certainement dans mon subconscient, certainement quelque chose parce ça s'est avéré vrai plus tard dans d'autres cas où j'ai... j'ai toujours eu après un peu... je peux pas dire que je suis... je suis en France quand même... bon je vis ici mais souvent je me dis que... qu'on n'aurait pas dû rester en France. Je me suis souvent dit ça. Bon, j'aurais peut-être dû le faire, c'est un peu lâche peut-être de dire ça maintenant, parce que maintenant... il y a eu le travail après et... les avantages qu'on a pu avoir ici par rapport à Israël ou ailleurs, mais j'ai toujours eu une dent, comme on dit, contre ce qui c'était passé malgré tout. Et je l'ai toujours d'ailleurs. Et j'ai... ça me reste malgré tout et ça y a rien à faire hein. Et pourtant, on aurait pu partir mais ça s'est pas... pas tellement goupillé comme il fallait peut-être. On avait l'oncle... on a été aidés quand même après la guerre par un oncle qu'on avait à New-York. Le frère de ma mère qui... il est le seul qui a été sauvé parce

qu'il a pu partir avant guerre à New-York et donc il a... bon il est mort... maintenant il est décédé. Et après la guerre, ils se sont quand même intéressés à nous. Beaucoup. Il nous a envoyé beaucoup de colis et même, il voulait nous faire venir en Amérique. Vous voyez, vraiment ça a été presque fait.

INTERVIEWER : Et la famille de votre père ou de votre mère, y-a-t-il eu d'autres survivants ?

HENRI : Oui, alors du côté de mon père, il y a eu... alors du côté de ma mère, malheureusement il y a eu aucun survivant du côté de ma mère. Ça, ça a été... à part le frère qui a eu... à New-York, c'est tout ce qui est resté de sa famille hein. Aussi bien les oncles, les tantes, les frères, les enfants. Personne. Bon, du côté de mon père, y a eu uniquement qu'un frère qui est resté, Pierre. Qui est décédé maintenant et qui a pu lui... qui a vécu... qui est venu de Pologne vers les années 38, par là, qui a vécu un petit peu chez nous, enfin à la maison un certain temps rue de l'Avenir parce que bon... pourtant c'était petit chez nous mais il y avait une espèce... il dormait, je me rappelle il y avait une espèce de petit débarras qu'on ouvrait par des portes coulissantes un peu vous voyez pour qu'il ait un peu d'air comme ça mais il dormait là. Et il a dû partir très tôt vers les années déjà 40. Il est pas resté très longtemps vous voyez. Parce qu'après il est parti et il est parti en zone libre assez vite hein. Donc ce qui l'a sauvé puisque... il est revenu après la guerre à Paris et il a fait du cuir, tout ça, il a travaillé dans les

gants même. Mais il est décédé en 54. Vous voyez malheureusement très tôt.

INTERVIEWER : Et votre père, il vous a parlé de ce qui lui est arrivé pendant la guerre ? Est-ce qu'il en a parlé tout de suite ou bien est-ce qu'il en a parlé que beaucoup plus tard ? Est-ce que vous lui posiez des questions ?

HENRI : Au départ, moi, je crois qu'au départ on n'a pas trop parlé de la guerre. Non, vraiment c'est venu... c'est venu beaucoup après. Beaucoup après qu'on a commencé à... On essayait d'oublier peut-être. Je ne sais pas ce qui s'est passé. On en parlait très très peu, vraiment très rarement. Vraiment c'était... si, moi je me suis toujours un peu intéressé à ça euh dans le sens où j'ai eu souvent des bouquins, pas mal de livres là-dessus très tôt ou des... quand il y a eu des films sur la guerre, j'essayais toujours... j'étais très curieux de tout ça. Mais non, c'est venu après. C'est venu... vous dire à quelle période, on a commencé vraiment à sentir tout ça... je crois plutôt dans les années 60... après que... les années 60... pourquoi les années 60 ? Parce que mon père, entre temps, lui s'est remarié en 48 donc 6 ans après que ma mère soit disparue donc il s'est remariée avec une amie d'enfance où il avait été caché à Périgueux. Vous voyez, c'est des amis. Elle-même avait perdu son mari. Le hasard a voulu malheureusement que son mari a été déporté donc il se sont mariés et ils sont restés jusqu'en 1960 ensemble puisque, elle, malheureusement elle est décédée également jeune vous voyez... en 1960. Et après mon père on allait le voir beaucoup plus souvent, il était seul

à la maison et là, il a beaucoup parlé de la Pologne, de la guerre et ça vraiment après, je peux dire que même maintenant, il a 85 ans et demi, j'ai encore été le voir hier, il a parlé que de la guerre et de la Pologne, que de la... vous voyez c'est sans arrêt. Ça, lui, il en parle constamment, sa vie en Pologne. Alors lui, pour la culture juive, je lui dit "C'est dommage, tu devrais aussi te faire interviewer parce que..." Ben il dit qu'il veut pas, c'est pas qu'il est timide mais enfin ça le gêne tout ça. Parce que lui, il a beaucoup de choses à dire sur cette période effectivement. Quoiqu'avec l'âge, il y a beaucoup de choses qu'il a oubliées. Mais enfin il reparle toujours des mêmes choses. Des choses de quand il était jeune, quand il avait... donc quand on parlait et il reparle de la guerre et des événements très très souvent. On en reparle très souvent. De ce qui s'est passé en zone libre pendant qu'il y était, ça alors je connais tout ça par cœur parce que vraiment il nous le raconte pratiquement très souvent.

INTERVIEWER : Et vous vous êtes marié par la suite ?

HENRI : Oui, très tard moi. Je sais pas pourquoi ou la vie nous a peut-être endurcis, je sais pas parce que ça n'a peut-être rien à voir hein. Non alors je me suis marié donc avec ma femme j'avais déjà... c'était en 1968, vous voyez j'avais déjà 37 ans et demi. Donc j'étais un vieux marié quoi.

INTERVIEWER : Et avez-vous transmis à vos enfants une identité juive ?

HENRI : Ecoutez, j'ai pas d'enfant.

INTERVIEWER : Ah

HENRI : J'ai pas d'enfant et je crois que... je peux pas dire que c'est à cause de la guerre spécialement, non il y a eu... ma femme en aurait voulu. Enfin les choses se sont faites de telle sorte que bon, moi j'ai toujours été après peut-être un petit peu obnubilé par cette chose. Parce que je le dis souvent aux autres qu'avec la guerre tout ça, les enfants, enfin bref vous voyez. C'est peut-être un tort. Enfin vous voyez donc ça m'a un peu coupé la chique en partie aussi, il y a eu de ça certainement. Il y a eu de ça, oui. Mon frère a eu deux enfants. Enfin, Jean non plus s'est pas marié vous voyez. Il vit... bon il est avec quelqu'un mais il s'est pas marié [inaudible]

INTERVIEWER : Et avez-vous fait partie d'une association de gens qui ont des enfants cachés ou des choses comme cela ? Enfin des associations liées à ce qui s'est passé pendant la guerre ?

HENRI : Ah oui, j'ai eu... après la guerre non pas tout de suite après la guerre. Mais on a toujours plus ou moins participé... faut dire quand on était dans le... enfin en tant que juifs donc j'ai jamais nié... enfin je veux dire heureusement d'ailleurs... enfin c'est évident... non, j'ai toujours été dans des milieux juifs principalement. Et donc on allait souvent je me rappelle dans des bals juifs le dimanche après-midi. D'ailleurs j'ai voulu toujours euh... vraiment ce qui est lié à ça, ma

mère m'avait dit "Ne te marie jamais avec une..." enfin ce qu'on disait à l'époque une Goy. Enfin je veux pas critiquer et moi, ça m'est toujours resté. Et donc... j'ai... bon comme tous les jeunes, on allait... je suis sorti même avec des Françaises, des cathos et quand je sentais que ça commençait à devenir... enfin ça pouvait devenir sérieux, je disais "non, moi je suis juif et je ne me marierai qu'avec une fille juive." Et ça je le disais... pour ça, je l'ai toujours dit hein. Pourtant des fois, des gens... des familles comme il faut... il y en a certainement chez les Français malgré tout, malgré tout mais... donc j'ai toujours attendu de me marier avec une fille juive. Tout le temps. Ça, ça a été une règle d'or dans mon caractère. Et heureusement, comme on dit, j'ai respecté. Et avec ma femme qui est d'origine marocaine... enfin d'origine... donc vous voyez j'ai... je l'ai connue donc qu'en 1967, vous voyez donc je l'ai connue quand même assez tard et... mais ses parents... donc ici on ne pratique absolument pas la religion juive mais quand on est chez les parents et on y va souvent depuis... ils habitent en face donc vous voyez, on voit de la fenêtre leur... comment dire, où ils habitent. Donc ils respectent la religion juive à 100%, à tout point de vue : nourriture, vie et tout. Et donc quand il y a les fêtes juives, je suis toujours là dans les fêtes juives. D'ailleurs, il va bientôt y avoir les fêtes Roch Hachana, Kippour, Souccot, tout ça donc on est présents constamment. On respecte ça avec eux.

INTERVIEWER : Merci M. Muller de ce témoignage. Je crois que vous avez des documents enregistrés et c'est ce que nous allons faire maintenant.

HENRI : Et bien d'accord.Avec plaisir, bien sûr.